

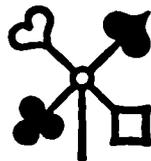
COURRIER DES POÈTES

Rédacteur en chef : Jean DELAET

7

DANS CE NUMÉRO ;

Armond BERNIER, Roger BODART, Franz BRIEL, Paul FÉVRIER,
Luc DURTAÏN, Marie-M. MACHET, José MIETTE, Nestor MISEREZ,
Henry de MONTHERLANT, Charles PLISNIER, Mathilde POMÈS,
Gaston PULINGS, Georges ROUZET, Umberto SABA,
Z. SCHAKHOWSKOY, Jules SUPERVIELLE, L.-P. THOMAS,
E. VANDERCAMMEN, René VERBOOM, Robert VIVIER.



COLLECTION 1938

No 49 - 20 FÉVRIER

LES CAHIERS DU JOURNAL DES POÈTES

LES CAHIERS DU JOURNAL DES POÈTES

65, rue Van Artevelde, BRUXELLES (Belgique)
Téléphone 11.62.78 – Compte ch. post. 29.28.19



Direction générale : Pierre-Louis FLOUQUET
Comité de direction : Armand Bernier, P.-L. Flouquet, Armand Guibert, Georges Marlow, René Meurant, Gaston Pulings, L-P. Thomas, Ed. Vandercammen, Robert Vivier.

« LES CAHIERS » PARAISSENT QUINZE FOIS L'AN

Comme le « Journal des Poètes », dont ils prolongent l'activité, ils ont pour mission de présenter et de défendre l'authentique poésie, sans limitation de formes ni de doctrines. La collection se divise en cinq séries :

SERIE POETIQUE :

Secrétaire de rédaction : Edm. Vandercammen.

SERIE ANTHOLOGIQUE :

Secrétaire de rédaction : René Meurant.

SERIE DES ESSAIS :

Direction technique : Lucien Paul Thomas.

Secrétaire de rédaction : Armand Bernier.

SERIE ENQUETES ET CRITIQUE :

Secrétaire de rédaction : Gaston Pulings.

LE COURRIER DES POETES :

Trimestriel de création et de critique poétiques.

Rédacteur en chef : Jean Delaet.

Abonnement à la série complète : 100 fr. Au « Courrier » seul : 30 fr.



Annuellement seront attribués le « Prix des Poètes » et le « Prix des Essais », distinguant respectivement un ouvrage poétique original et une étude sur l'esprit ou la technique poétique. Un « Prix de la Critique » est attribué tous les deux ans.

PRÉSENTATION D'UN POÈTE

CHARLES PLISNIER, POÈTE OU L'HISTOIRE D'UN DÉPOUILLEMENT

« Tous les vents se rencontrent dans mon cœur ». Ce premier vers de la première œuvre de Plisnier qui compte (*Élégie sans les anges*) est caractéristique du visage qui fut le sien pendant quinze ans. En effet, ce qui frappe à prime abord, ce n'est pas le choix mais l'abondance, ce n'est pas la simplicité des thèmes mais leur entre-croisement. Ce goût de l'énumération qu'on retrouve encore dans ses œuvres les plus récentes, cet amoncellement d'images, cette sorte de bilan à n'en plus finir de ce qu' « il y a » ou de ce qu' « il n'y a plus » dans le monde, pour tout dire en un mot : cette luxuriance, voilà ce qui révèle tout de suite la présence non d'un lyrisme en sourdine à la Verlaine ou à la Maeterlinck, mais d'un poème-fleuve à la façon des romantiques, de Verhaeren ou de Péguy. Un lyrique de grande allure, Plisnier est d'abord cela. Il en impose d'abord par son souffle, par ses dimensions. Et c'est par là aussi que, parfois, il irrite, car il ne pouvait échapper aux défauts du genre : comme Hugo, Verhaeren ou Péguy, son ruissellement de torrent l'entraîne par moments trop loin. Mais ses défauts eux-mêmes restent marqués de la griffe royale : ils sont l'envers de sa grandeur.

Cette grandeur s'exprime dans ses premières œuvres, par une passion de l'excès, une tension des nerfs, qui sont les caractéristiques du lyrisme de l'après-guerre. « J'ai pitié de vous qui n'apportez pas chaque soir au sommeil sacré des yeux rougis, des mains consumées, des nerfs déchirés », dit-il dans *Elégie sans les anges*. Ceux qui connaissent Plisnier savent qu'il ne s'agit pas là d'une pose, d'un pendant au poète-phthisique-accoudé-à-la-cheminée du siècle dernier; non, il est de sa nature profonde qu'il brûle vif, qu'il se consume et se déchire. Alors que les autres hommes assistent aux événements, à la vie, Plisnier *participe* à tout cela. « La brise devient vraie », dit-il quelque part. Tout, dans son œuvre, « devient vrai » : la révolution, la fin des anges, Barrabas, l'enfance, la mort, Dieu. Et c'est cela sa grandeur: ce son de vérité, cette poursuite très réelle, cette quête d'une lumière trouvée, perdue, retrouvée.

Cette vérité perdue, on ne peut douter qu'elle est d'ordre mystique. *Elégie sans les anges*, prière aux mains coupées, histoire sainte, que notre volonté soit faite, — pendant quinze ans, cet « homme de gauche » n'a rien dit que l'absence de Dieu. Il semble qu'une faille se soit ouverte dans son paysage intérieur et que ce pèlerin sauvage ait rôdé jusqu'à la quarantaine au long d'un abîme, appelant la terre d'au-delà.

Déjà dans *Elégies sans les anges*, parlant à rebours comme ces primitifs qui, par peur, disent exactement le contraire de leur pensée, un pressentiment lui fait écrire : « Je sortirai par la porte étroite. Jean qui voulait devenir prêtre a sauté le mur du séminaire, et maintenant, il erre à la recherche d'un parfum perdu. » Qui parle à rebours

à cause de la peur : c'est peut-être bien là le secret de toute son œuvre. Ceux pour qui Dieu est autre chose qu'un remède magique qu'on prend aux heures des repas et du sommeil, ceux qui connaissent ce noir remords, cette peur nocturne que Pascal et Bernanos ont dite, ceux-là comprennent que, pendant quinze ans, un homme ait pu, par peur de cette peur, se livrer ainsi à une négation tour à tour rageuse, nostalgique, créatrice de cris, de rires, de râles, de mauvais sortilèges.

Certains souffrent de ne pouvoir atteindre la foi. Plisnier sans bien le savoir souffrait du contraire. Il brûlait au centre du buisson ardent. D'où cette fuite vers l'ici-bas, cette volonté de mettre sans cesse l'accent sur ce monde-ci, sur notre volonté, sur le culte non pas de Dieu mais de Barrabas. D'où encore ce goût du blasphème — cette formule magique pour mettre Dieu en fuite — et ce goût du jeu, des fantômes, des fées, de la folie — cet écran enchanté entre l'homme et Dieu.

Son poème se crispe, se contracte sans cesse à la façon d'un cœur qui ne peut se rouvrir, qui ne peut lancer le sang au dehors. « Les ondes hertziennes tournent en rond, enferment ce cœur en lui-même. » Et il ajoute un peu plus loin : « J'ai perdu ma trace. J'expie ma naissance en forme d'étoile et le sacre de mon flanc ».

A ce goût de la négation et de la folie, il faut ajouter celui du martyr — que des critiques superficiels ont confondu avec le masochisme. D'autres ont également parlé de Sade, « le divin marquis ». Il y a là une confusion grossière. On peut parler de Masoch et de Sade à propos de Lautréamont ou parfois d'Apollinaire, à cause d'une

présence véritablement obsédante de la sensualité; chez eux, c'est la chair qui aime souffrir ou faire souffrir. Mais on ne sent pas cela chez Plisnier. Les seins coupés, les cadavres nus des infantes, les stigmates peuvent tromper; pourtant il ne faut pas beaucoup d'intuition pour saisir qu'ici l'on entre dans un autre climat, dans une sorte de sensualité d'ordre spirituel qui, si elle s'apparente par les images qu'elle emprunte à quelques surréalistes sadiques ou masochistes, touche d'autre part au monde amoureux de Thérèse d'Avila et d'Augustin de Thagaste.

Au contraire, derrière l'âpre plaisir du divin marquis, il n'y a rien que le vide et cette tristesse qui, s'il faut en croire le proverbe latin, suit toute volupté. L'exaspération qui mène à ces songes cruels dérive de ce vide et révèle une chair insatisfaite qui veut prolonger le plaisir. Rien de spirituel dans tout cela. Le goût des stigmates, Barrabas en croix, le viol des infantes prennent dans la poésie de Plisnier un tout autre sens. Il s'agit ici d'une sensualité qui, née de la chair, dépasse aussitôt la chair.

Négation de la chair, négation de Dieu — pendant quinze ans, Plisnier erre ainsi entre deux négations, entre deux mondes. Mais il ne piétine pas. L'histoire qu'il conte d'une œuvre à l'autre est l'histoire d'un dépouillement. Cette négation de la chair perdra cette saveur aigüe qui pouvait tromper, deviendra absence de la chair; et cette négation de Dieu deviendra ce qu'elle était « en vérité » : nostalgie, absence, puis enfin affirmation. On ne peut dire que la face qui va ainsi s'inscrivant dans ses poèmes, comme sur un mouchoir de Véronique, est celle de l'enfant aux stigmates — « cette face toute raidie, comme déprise du

monde » — parce que celle-ci appartient à la mort, mais il y a de cela, une dépossession du monde, dans l'obscur pèlerinage qui mène d'*Elégie sans les anges* au dernier poème encore inédit de Plisnier : *Sacre*.

Déjà *Périple* annonçait ce renoncement, cette soif tournée non vers le dehors, mais vers la vraie source qui est dans l'âme. Déjà dans *Périple* l'on ne retrouvait plus la sensualité ambiguë des *Elégies*, ni le délire de *Fertilité du Désert*, ni l'ivresse blasphématoire qui court comme une torche mauvaise dans la nuit d'*Histoire sainte*, ni cet *Enfant aux Stigmates* qu'enveloppe un froid de tombeau, ni la négation logique et désordonnée des poèmes révolutionnaires. *Périple* faisait entendre les premières mesures d'un long adieu aux sortilèges qui n'est pas près de finir. Les critiques qui lisent vite (quand ils prennent la peine de lire) n'ont pas constaté ce tournant, ce retournement bouleversant d'un grand poète qui jusque là n'avait dit que l'absence de Dieu et qui en découvrait soudain l'omniprésence. (« Il n'y a plus un champ de blé que n'ait touché l'orteil d'un ange »). *Périple* était déjà le poème de la Terre perdue, de l'Homme retrouvé.

Avec *Sacre*, le tournant de la route est entièrement dépassé : un nouveau paysage apparaît. Plus qu'un tournant : un saut aux antipodes. Passage des sortilèges à la Vérité nue, de l'immense polyphonie de l'univers au silence des espaces infinis. Lyrisme froid comme un miroir, et pourtant plus que l'autre, il brûle. L'énumération s'y retrouve, mais elle rend un son neuf — un son de lithanie. La négation aussi s'y retrouve, mais on sent qu'elle n'est plus là que comme l'écho d'une voix morte. On attend une autre voix, la vraie — et elle vient.

*Tu es revenu du monde
Es-tu de toi revenu
Et jamais tu ne fus nu
Où vas-tu passant sauvage
Halluciné où fuis-tu
C'est ailleurs ah qu'est le voyage
Je consens à bannir mes ombres
et mes anges
Ce cœur qui fut leur proie à leurs jeux je reprends
Il m'a fallu trente-neuf ans
pour accéder à ce silence
où mon âme aujourd'hui descend.*

Je ne veux pas analyser ici ce poème encore inédit; je tiens cependant à dire qu'aucun poème de ce temps n'a, selon moi, cette résonance de gong qui fait que chaque vers semble collaborer avec le silence. Poète, non honnête homme, disait Pascal. Je comprends ce qu'il voulait dire. Il y a du jeu dans la poésie, je ne sais quel enfantillage divin qui fait son charme, sans doute, mais aussi sa vanité. Elle manque presque toujours de poids, de gravité au sens premier du mot. De quel poète peut-on dire qu'il « cherche en gémissant » ? Quelques poèmes de Villon, de Baudelaire, de Hugo, de Musset sont au bord de ce gémissement. A ces poèmes, il faut, sans hésiter, joindre *Sacre* de Charles Plisnier.

Roger BODART.

CHARLES PLISNIER.

XXXIII.

*Ainsi Mort je te vois inconnue o connue
je te vois Dans ton gel j'ai trempé mes mains nues*

*Je tremble Je transis Je suis botté de froid
Et pour te conjurer je soulève la Croix*

*mais la Croix des glaçons sont pendus à ses branches
et mes doigts vont saigner contre ces tristes franges*

*Bookmakers du néant qui jouez Dieu Dandys
du suicide Entrepreneurs de paradis*

*Manfreds Rollas Rimbaud Ausculteurs de ténèbres
je hais vos chants de basse et vos paris funèbres*

*Heure du meurtre où l'homme avec sa peur est seul
C'est en toi que tu meurs Dieu te sert de linceul*

XXXIV.

*Alors quand tu as reconnu en toi cette présence
il n'y a plus de rires ni de pleurs de fureur ni d'innocence*

*Là tremblante est la croix d'où rayonnent toutes les voies
sacrées celle qui vient de ton passé de bien plus loin que
[ta naissance*

*et celle qui vient de l'amour celle qui descend dans le
[noir de ta descendance
et celle qui monte dans ce noir de Dieu que tu commences
[à voir*

*Et cette croix voici qu'elle brûle et brûlant qu'elle sonde
jusqu'au sel jusqu'aux os le monde et les vivants du
[monde*

*Terre défaite Ô défaite je te sens refaite à la mesure de
[la vérité
Ainsi je t'embrasse et te prends à l'heure même où tu
[crois m'avoir quitté*

*Mais celui qui te prend est-ce moi-même encore ou si
[déjà c'était l'autre
cet ange en sursis déchu qui dit : Seigneur voici ma ten-
[dresse et mes fautes*

Fragment de « Sacre ».

HENRY DE MONTHERLANT.

IGNIS IDEM

ou

LA LEÇON DU FEU

« Les innombrables apparences du feu volatile et versicolore... » Cette phrase de l'admirable roman de Gabriele d'Annunzio, *Le Feu* (un des plus beaux romans de notre siècle, et aussi admirable dans la traduction de Georges Hérelle que dans l'original), me passe toujours dans le souvenir quand je veux évoquer, ne fût-ce qu'un instant, les symboles, innombrables et versicolores eux aussi, que les mages, suivis des poètes, et les poètes suivis des philosophes, ont prêté au Feu, depuis la naissance du monde. C'est une opinion répandue, et, je crois, assez fondée, que les grandes œuvres de l'homme peuvent être reconnues à ce signe, qu'elles donnent lieu aux interprétations les plus diverses et les plus opposées. S'il en est de même pour les éléments de la nature, nul d'entre eux n'est plus sacré que le Feu.

Mais aucun de ces symboles ne me touche autant que celui-ci, où le feu central, noyau de la terre, figure ce feu central qui se trouve dans chaque âme et lui donne sa seule et suffisante unité.

Nous distinguons avec netteté nos sentiments, et au

besoin nous les opposons l'un à l'autre. Notre langage s'y prête; notre morale est fondée là-dessus. Et pourtant, si nous voyons la pitié se muer si aisément en désir, le désir en cruauté, l'amour en haine, la colère en inspiration créatrice, le mysticisme en sensualité, la sensiblerie en férocité, le lyrisme en cocasserie, c'est que ces façons d'être n'ont de différence, entre elles, que la différence qu'il y a entre les flammes d'un volcan et les flammes d'un autre volcan. L'essence de l'âme est comme le feu central de la terre : elle fuse en tel sentiment, puis en tel autre, contradictoires en apparence, mais c'est toujours la même essence, comme les flammes des volcans viennent toujours du même feu. *Ignis idem.*

De là que tous ces sentiments, si disparates qu'ils paraissent, ne le sont que de façon superficielle. Ils sont en réalité équivalents. Le mot « incohérence », appliqué à l'âme, est sans signification. Quelques philosophes s'en sont avisés, mais l'importance de cette vue, qui remet en question toute la morale, semble avoir échappé à leurs lecteurs et en partie à eux-mêmes. Déjà, dans le fond des temps, Krishna avait dit : « Les hommes contemplent les distinctions, parce qu'ils sont stupéfiés par l'ignorance. »

Si nos sentiments sont équivalents, ils sont en conséquence indifférents. Nous pouvons nous relâcher sans crainte sur ces devoirs de persévérance et de logique avec nous-mêmes, auxquels les Européens se croient tenus : notre identité demeurera malgré nous. De tous temps, les Orientaux nous ont montré cette acceptation des sentiments et des besoins les plus « contradictoires » qui sortent d'eux. Qu'on ne nous oppose pas les Grecs. Les

Grecs (pour ne citer qu'un seul exemple) avaient eu soin de garder leurs Mystères, afin d'y exprimer à huis-clos la partie « contraire » de leur âme officielle. Ils se gardaient bien de la faire avorter.

Un homme qui a conscience de cela peut vraiment, quand il se sent au bout d'une certaine période de lui-même, tirer au doigt mouillé l'état nouveau où il va entrer. Sera-t-il dieu, table, ou cuvette ? Va-t-il se faire assassin, — ou se marier et fonder un foyer, — ou se retirer au couvent ? Va-t-il défendre la société, ou va-t-il l'attaquer ? Tout cela est la même chose, tout cela n'est qu'émanations diverses, mais quasiment interchangeable, de son feu unique. Et comme le feu fait sa flamme de n'importe quoi, tout cela lui sera bon et fécond également.

Baudelaire semble avoir pressenti quelque chose de cette conception quand il écrivait : « Il serait peut-être doux d'être tour à tour victime et bourreau ».

Mais ce « tour à tour » nous introduit dans notre dernière conséquence. Equivalence *genuit*. Indifférence, qui *genuit* Alternance ; tous nos sentiments peuvent être alternés sans que l'âme risque jamais de se désavouer, et il n'y aurait pas même lieu de parler d'alternance, s'il n'y avait pas entre eux, malgré tout, une *certaine* différence, qui implique que le monde continue de les distinguer l'un de l'autre, et que l'âme elle-même qui les engendre les distingue l'un de l'autre, et que l'âme elle-même qui les engendre les distingue jusqu'à un certain point, (quelquefois pour les besoins de la morale, quelquefois par la gêne légère qu'elle éprouve à passer de l'un à l'autre, etc...).

Pasteur, ayant découvert que le cristal naturel réfractait

la lumière en deux sens, mena toutes ses découvertes sur l'idée directrice de la dissymétrie moléculaire de la matière vivante, et voulut démontrer que c'était là le principe élémentaire de la vie dans l'univers; tout cela repris, avec l'éclat que l'on sait, par Bohr et Broglie pour la lumière et pour toute la stéréochimie. La nature produit la vie par le courant que crée dans l'atome l'existence de deux poles contraires. Comme elle, l'homme devra cultiver ses éléments « contradictoires » pour que le courant de vie ne cesse pas en lui

Dès 1927, dans la préface de *Aux Fontaines du Désir*, nous avons exprimé cette idée, qui nous a gouverné depuis lors. Au fronton de notre œuvre, le Feu trace en lettres de feu les trois mots de notre *Mané, Thécél, Pharès : Equivalence, Indifférence, Alternance*.

L'ŒUVRE COMPLÈTE DE MONTHERLANT ILLUSTRÉE.

Bernard Grasset a inauguré une nouvelle collection des Œuvres Complètes de Henry de Montherlant, illustrées d'illustrations originales. *Le Songe*, lithographies de Luc-Albert Moreau, *Pitié pour les femmes*, lithos de Mariette Lydis, *Les Jeunes Filles*, lithos en couleurs de Marie Laurencin, *Les Célibataires*, lithos de F.-M. Salvat, *Mors et Vita*, eaux-fortes d'Albert Decaris, ont déjà paru. Tous les autres ouvrages de Montherlant y paraîtront, entre autres *Encore un Instant de Bonheur*, lithos de Mariano Andreu, *La Petite Infante de Castille*, pointes sèches de Bernard Naudin, *Les Olympiques*, lithos de l'auteur, *Les Bestiaires*, gravures de Daragnès, *Le Démon du Bien*, pointes-sèches de Pierre Guastalla.

Signalons en même temps deux autres éditions illustrées de Montherlant, de grand luxe : *Le Chant Funèbre*, lithographie de Luc-Albert Moreau, exécuté par Daragnès, qui vient de paraître (chez l'illustrateur, Paris, 36, rue Cortambert) et *Les Jeunes Filles*, lithographies de Mariette Lydis, édité par Govone, à paraître en décembre.

JULES SUPERVIELLE.

MÉTAMORPHOSES

*Vous savez devenir un objet familier,
Et, métal ou miroir, lampe étroite, bougie,
Vous mettez près de moi quelque tremblant reflet.*

*Où bien, pesant si peu dans l'air que nous entoure
Vous ignorez encore où vous demeurerez,
Et, refusant de vous couler dans un objet
Vous prenez pour logis la lumière du jour.*

*Où donc cacherez-vous aujourd'hui votre forme,
Je fais aller mes yeux du parquet au plafond
Lorsque, derrière moi, vous entr'ouvrez la porte
Vous, vivante, au plus clair d'une tendre raison.*

*Sûre de vous, vous souriez dans l'embrasure
Quand j'hésite parmi vos multiples figures.*

MATHILDE POMES.

MARINE

*Seule. Me voici seule au cœur de cette immense
nuit sans nuit ambiguë et fine de l'été,
parmi le sable amer du flot qui l'a quitté,
où le pouls de la houle est la voix du silence*

*comblant jusques au bord d'une active présence
ce creux tout scintillant d'une éparse clarté,
pure comme le gel à l'œil épouvanté
qui tente d'en saisir l'innombrable naissance.*

*Trop faible et lâche moi, peureuse de divin,
je ne veux pas savoir quelle intime fêlure
te désunit ce soir de ce ciel souverain.*

*Flux lourd d'algues ourlé d'écume et de murmure,
Accours fermer mes yeux d'un long baiser marin,
puisqu'ils ne peuvent voir la beauté toute pure !*

PARDONNE

*O toi qui tant de fois m'auras tenu la main
pour m'endormir le soir quand je croyais entendre
dans le vent ou la pluie en quelque cri lointain
le signe que venait un monstre pour me prendre;*

*dis, ne seras-tu pas au bord de ce chemin
de noir étouffement pour soutenir, ô tendre,
mon pas ivre de vie encore tout incertain
et le guider en paix jusqu'au fond de la cendre ?*

*C'est moi qui t'avais fait ta dernière blessure;
rappelle-toi : j'étais ta plus petite enfant,
celle à qui tu donnas un peu de ta figure.*

*J'ai dédaigné le don. Pardonne. Le moment
venu, si tu me fais défaut, ma seule sûre,
qui donc me répondra quand je crierai : «Maman!» ?*

GEORGES ROUZET.

JEHAN RICTUS POÈTE CATHOLIQUE

A Eugène Porret.

Le 7 novembre dernier il y a eu quatre ans que la concierge du 8, rue Camille Tahan, à Paris, trouvait le poète Jehan Rictus, inanimé au pied de son lit. La mort l'avait terrassé, la veille, alors qu'il rentrait d'une courte promenade.

A l'occasion du quatrième anniversaire du passage du poète des *Soliloques du Pauvre* par la « Porte des Humbles », nous voudrions examiner ici si le titre de « dernier poète catholique » (1) que lui avait donné Léon Bloy est bien justifié.

Tout d'abord, on peut facilement faire cette remarque : que si on ôtait d'aventure des *Soliloques du Pauvre* tout ce qu'ils renferment d'essentiellement évangélique, on en enlèverait toute la substance.

Poète catholique Rictus ? Oui, diront quelques-uns, mais inconsciemment. Cependant, Bloy qui avait compris ce vieux cœur remarque : « Jehan Rictus est un de ces monstres de mélancolie qui ne connaissent pas Dieu et qui crèvent de l'amour de Dieu ». C'est vrai, et cela est sensible dans ces vers angoissés du *Revenant* :

*Ah ! généreux, ah ! bien-aimé !
Sors-toi ton cœur désordonné
Lui qui n'a su que pardonner,
Trempe-le dans la boue et dans l'sang*

(1) Voir : Léon Bloy. *Les Dernières colonnes de l'Eglise* (Mercure de France, éd.), chapitre « Le dernier poète catholique, Jehan Rictus, du *Brasero Nocturne* ».

*Et dans ton poing qu'y d'vienne eun^x fronde
Et fous-le su' la gueule au monde
Y t'en s'ra p'têt' reconnaissant.*

Il n'a manqué qu'une chose à Jehan Rictus, c'est de savoir que c'était infiniment vrai qu'il était le Crucifié, le Cause-Tout-Haut, le Mâche-Angoisse. Lui et tous les damnés de la terre, les forçats de la faim, les gueulards du bonheur : ils sont tous « le Pauvre ».

*Ah ! comm' t'es pâle... ah ! comm' t'es blanc,
Sais-tu qu't'as l'air d'un Revenant
Ou d'un clair de lune en tournée ?
... Arr'gard' les masons closes
Où roupill'nt ceuss' qui croient en Toi.
Sûr qu't'es là, su'des bénitiers
Dans les piaul's... à la têt' des pieux;
Crois-tu qu'un seul de ces genss' pieux
Vourait t'abriter sous son toit ?*

Ces vers ne sont-ils pas comme la paraphrase du chapitre XXV de Saint-Matthieu (31 à 46). Le rapprochement est frappant :

... Seigneur, quand t'avons-nous vu ayant faim et soif, sans gîte ou sans vêtements, malade ou en prison... et ne t'avons-nous pas rendu service ?... Et Dieu leur répondra : **EN VERITE**, je vous le dis, *ce que vous n'avez pas fait à un seul de ces petits, C'EST A MOI* que vous ne l'avez pas fait ! »

Rictus savait bien cette promesse de Dieu. Mais « aux gas qui n' croient pus qu'à la terre », cela n'est plus qu'un vain visage, un trompe-la-faim...

*Heureux les Simpl's, heureux les Pauvres
Eul' Royaum' des Cieux est à euss.
C'est avec ça qu'on nous empaume,
Ben, tu sais, j'm'en fous d'ton Royaume...
T'es le goëland du Malheur...*

La plainte n'est pas nouvelle : toujours le Pauvre a souffert de cette nuit. Le pauvre des Psaumes a déjà dit cette angoisse :

« Jusques à quand, Dieu, m'oublieras-tu toujours ? Jusques à quand tiendras-tu ton visage détourné de moi ? » (Ps. XII).

Et Dieu répond : « A cause de l'angoisse des malheureux et des pleurs des pauvres, maintenant je me lève, je vais mettre en sécurité celui qu'on rabroue... » (Ps. XI).

Comme Léon Bloy — et c'est pourquoi le Mendiant Ingrat l'aima tant — Rictus en avait « marre » d'attendre.

Léon Bloy, lui, se précipita au désespoir, c'est-à-dire à l'Espoir supérieur mais que devait épurer jusqu'à la Patience la vraie vision de la volonté de Dieu. Car Léon Bloy devait comprendre (il y faudra toute sa vie et toutes ses larmes) que Dieu lui demandait d'abandonner pour Lui, jusqu'à cette faim de Sa Gloire, parce que la Gloire de Dieu ne dépend pas de notre désir... Tandis que notre désir dépend de son Amour et doit dans toute sa passion d'appel, écrire la Patience passionnée de notre Amour. Car *l'amour se prouve dans la fidélité plus que dans le désir*. Et les patriarches expectants, au fidèle sourire, c'est eux qui ont connu le vrai amour, et à qui nous devons demander la patience : ils ont connu plus que le trottoir de Sodome (expression de Bloy), (1) ils ont marché dans la

(1) Il faut rappeler en entier ce passage du *Désespéré* :

« Expectans, expectavi, attendre en attendant. Les mille ans du Moyen-Age ont chanté cela, l'Eglise a continué de le chanter depuis l'égorgement du Moyen-Age...

» Attendre cinquante siècles à la marge enluminée d'un livre d'heures saturé de poésie comme un de ces expectants patriarches

Splendide Ville (Rimbaud), la ville de feu et de damnation, dont l'autre seule peut effacer le souvenir par son ardente présence. Arthur Rimbaud comprit, avec des larmes qui furent de sang, la vérité de cette amoureuse patience :

« L'esprit est proche, j'attends Dieu... Cependant c'est la veille. Recevons tous les instants de vigueur et de tendresse réelles. Et à l'aurore, *armé d'une ardente patience*, nous entrerons aux splendides villes... ».

Enfin, si Léon Bloy, comprit cette épuration du désir, Jehan Rictus ne le pouvait, car il n'avait pas soif de la vision comme Bloy. Il avait davantage faim de la Justice que de l'Amour : il n'avait pas reçu le choc de Dieu.

Ce qui est admirable et poignant dans son œuvre, c'est justement cette identification au Christ crucifié, qu'il renie sans cesse et qui sans cesse le recloue sur la même croix :

*Sur la terre où nous souffrons
Où l'on nous a crucifiés,
Ben plus longtemps que vot' pauv' fiou...*

Il ne savait pas qu'il n'y a jamais qu'une seule et même croix, tout au travers du monde.

Mais ce qui est vrai aussi et que Bloy peut-être n'avait pas vu, ou du moins n'a pas dit dans son article des *Dernières colonnes de l'Eglise*, c'est que dans cette identification même au Fils de Dieu crucifié, il demeurait un vide,

au sourire fidèle, qui regardent sempiternellement pousser des cèdres sortis de leur ventre, passe encore.

» Mais attendre sur un trottoir venu de Sodome, en plein milieu de la retape électorale, avec la crainte ridicule de mettre le pied dans la figure d'un premier ministre ou d'un chroniqueur, c'est décidément au-dessus des forces d'un homme ! »

un non-renoncement, une présence de la chair — la chair charnelle — cette faim du Pauvre à chercher la fraîcheur d'un pitié charnelle : elle était naïve, bien sûr, et priait encore Dieu dans la charnelle beauté dont criait son désir, mais elle était plus que cette lassitude qui cherche la fraîcheur d'un amour de chair, elle était un amour du monde, de la chair du monde...

S'il n'y eut pas de faute, c'est que l'excès même de sa lassitude et de sa souffrance l'empêchèrent de voir le visage de Dieu :

*A c'moment-là, le jour vint,
Et j'm'aperçus que l'Homme-Divin
C'était moi, que j'm'étais collé
D'avant l'miroitant d'un marchand d'vins !*

S'il n'y eut pas de faute cependant, cette identification de la chair charnelle à la chair de Dieu trace dans ses pages d'amoureuse haine, l'ombre d'un dur et pourtant tendre et pitoyable blasphème :

*Ah ! pauv' Mad'leine, pauv' défleurie
Elle et ses beaux néné's tremblants
Criant pitié, miaulant misère
Ses pauv's tétons en pomm's d'amour.*

Rictus a vu l'amour dans la chair charnelle. Il n'existe pourtant que dans la chair de Dieu où tout est au-delà des possessions charnelles qui laissent irrassasié l'Irrassasiable.

Ce qu'il n'arrivait pas à comprendre — il en est tant ainsi ! — c'est que le Divin royaume n'est pas de ce monde :

*Ton paradis ? la belle histoire
Sans c'te vach' de réalité...*

et surtout que l'amour est Dieu, avant d'être nous-même, et que la souffrance est Jésus, le Mâche-Angoisse, le Cause-

Tout-haut, avant d'être nos souffrances... S'il Cause-tout-haut, c'est pour nous qu'il cause, c'est notre angoisse qui tord sa lèvre, et c'est Dieu qu'Il appelle avec le cri de notre désespoir.

Voilà ce que Jehan Rictus n'avait pas compris. Voilà aussi ce que Dieu lui dit avant qu'il ne meure.

Maintenant, le poète sait, sans ombre...

Mais s'il n'avait pas compris cela, il y eut quelque chose qu'il vit et qu'il dénonça :

*Si qu'y r'viendrait, si qu'y r'viendrait !...
Yaou ! T'entends pas ce hurlement ?...
C'est l'Désespoir présent qui beugle !
Ed' ton temps, c'était comme aujourd'hui ?
Quand un gas tombait dans la pure
Est-c' qu'on l'laissait crever la nuit
Sans pèz', sans rif' et sans toiture ?
Ah ! Généreux ! ah ! Bien-aimé,
Tout le monde y s'a défilé
Et comme' jadis, au Golgotha :
Eli lamma Sabachthani
Ou n, i, ni, c'est ben fini !*

Eh bien ! non, Jehan Rictus, ce n'est pas fini. Et qui sait s'il n'est pas temps qu'il revienne Jésus-Christ ? Mais nous a-t-il jamais quittés ? N'est-il pas nous-même ?

*Ah ! comm' t'es pâle... ah ! comm' t'es blanc,
T'as toujours ton coup d'lingue au flanc ?
De quoi A SAIGN'NT ENCOR TES PLAIES ?
Et tes mains... tes pauv's mains trouées
Et tes pauv's pieds nus...
Tes pieds à jour... percés au fer.*

Quand le prêtre catholique, à l'autel, devient Jésus, il faudrait qu'il soit tellement *lui-même*, à chaque fois, qu'il soit tellement avec Son regard de pitié, Son appel, Son

cœur béant, que, se retournant pour ouvrir ses bras sur le monde, au pied de l'autel, il n'y ait plus qu'un cri :

Ah ! comm' t'est pâle... ah ! comme t'es blanc,

T'as toujours ton coup d'lingue au flanc ?

De quoi... A SAIGN'NT ENCOR TES PLAIES ?

Et qu'un enveloppement d'amour s'étende sur les hommes de bonne volonté et que chacun d'eux soit à son tour la vie d'un cœur ouvert...

Voilà ce qu'il faut penser, nous semble-t-il, de l'œuvre de Jehan Rictus, poète catholique sans le savoir : « Appel du Christ », sans doute ce n'est pas parfait, mais, vraiment, « la consonnance s'y trouve ».

Angèle de Foligno, la grande mystique, dit que l'Amour a ressemblance d'une faux : il fend le cœur, l'ouvre béant...

Ne refermons jamais la blessure !



P. S. — Nous sommes heureux de donner ci-après, pour compléter ces notes, extrait d'une lettre inédite de Jehan Rictus à son ami P.-A. Fils, le grand bibliophile du Caire, qui nous l'a aimablement communiquée. Qu'il en soit vivement remercié ici. L'auteur des *Soliloques* y constate combien l'auteur de *La Femme Pauvre* était un formidable amoureux :

« Bloy aimait avec sa complexion émotive, furieuse, et il haïssait avec le même violence qu'il aimait. C'est pourquoi il n'était pas toujours sociable. Sa fureur d'aimer était dévorante : il absorbait ses amis. Et moi-même je dus finir par me dérober à ses transports car je n'aurais su y résister. Il

m'eut dévoré tout à fait et il ne serait resté que quelques os, de mon maigre squelette. Bloy, ce fut l'affamé de tendresse, l'affamé d'amitié et d'amour. Aussi, que de déception. Que d'amertumes pour lui. Que d'erreurs de jugement sur des faibles ou des médiocres qu'il espérait toujours à sa taille et qui ne l'étaient pas. Bloy avec son cœur de feu était comme un dogue affamé qui espère toujours un énorme quartier de viande et à qui le Destin n'envoie jamais que des rogatons. C'est un des drames humains les plus poignants que je sache le conflit de pareils tempéraments avec les piètres réalités. J'espère toujours pouvoir faire un livre de souvenirs sur Bloy et illustré par moi-même. »



Le Prix de l'Avant-Poste

d'un montant de mille francs qui fut décerné en 1937 au poète roumain d'expression française Ilarie Voronca sera attribué pour la seconde fois en mai 1938. Il est réservé aux recueils de vers ou de poèmes en prose d'écrivains n'ayant pas dépassé trente-cinq ans.

Les ouvrages présentés devront comporter un minimum de vingt poèmes.

Le jury sera composé de MM. Armand Bernier, Maurice Carême, Géo Libbrecht, Auguste Marin, Maurice Quoilin, Raoul Rey Alvarez et Edmond Vandercammen.

Les manuscrits de préférence dactylographiés devront être adressés avant le 1^{er} avril 1938 à M. Armand Bernier, 62, rue Cervantès, à Forest-Bruxelles.

LUC DURTAÏN

LES OMBRES

A ma fille Jacqueline

*Les hommes vont, gorgés de noir,
Gorgés de nuit et de tristesse;
Et, jaillies d'eux, courtes ou longues
Les ombres de leurs pensées
Font semblant de n'être là
Qu'à cause des lampadaires.*

*Elles partent de leurs pieds
Bien plus réelles que les jambes.*

*L'ombre de ces épaules mâles
Conquiert, malgré tout, des autos,
Des chairs de sein, des plis de hanche,
Et tant de cœurs chauds et secrets !*

*Ombre féminine, telle
Qu'une falaise des brumes
Dans un pays enchanté,*

**Ombre de jupe, aux devantures
Prends, veux-tu, tant de parfums
Chez ce coiffeur, et, tout près,
Achète robes et parures
Rien qu'en glissant au-dessus !**

**Certains sombres vœux divergent
A cinq ou six d'un seul corps :
Ils cherchent, visent, démontrent
Droite et gauche, et sud et nord.**

**La maigre ombre aux lignes tortes
D'un clochard usé, cassé,
S'empare tout à la fois,
Dans le ruisseau de la rue
D'une épluchure de pomme
Et des hideuses nouvelles
Dont un bout de journal frémit;**

**L'homme va, vers la lampe basse...
L'ombre chancelle puissamment
Sur une blême façade,
D'étage en étage, et bondit
Des bords ténébreux du toit :**

**Dans sa largeur souveraine
Ayant admis les étoiles.**

RENE VERBOOM.

ANCÊTRES

*Oui, oui, je vous suis dans mon sang,
Ancêtres encor brillants comme des étoiles mortes,
à la piste, je vous suis en titubant,
je vous vois, je vous perds, j'entends vos pas
derrière les portes, je tombe en vos immenses gisements,
je vous retrouve dans mes yeux brusquement,
Vous criez dans ma voix comme des déments,
Vous rayez mon sommeil comme des diamants,
Vous soulevez la poussière de mon sang.
A mort ! je vous tuerai dans mes ténèbres,
dans mon voisin, dans mes amours, dans nos haines,
obscènes, menteurs, voleurs, guerriers, marchands
bretons, bataves, flamands, je vous suis dans mon sang.
Je vous aurai jusqu'à l'épuisement de mes veines
dussé-je me tuer moi-même.*

NOCTURNE

*Au commencement était le levain de la nuit,
d'abord dans les fontaines noires de mon sang,
puis juste entre mon sang et mon âme, le levain
des soleils sombres, futurs comme la mort
et se levant et se couchant patiemment
invisibles encore mais tournant en moi comme des aimants,
attendant l'heure de ma nouvelle image
toute déjà mêlée au ciel de mon sang
et se levant à la ligne diurne de mon cœur
patiemment, patiemment, avec la force
de ce levain qui libère les naïves aurores,
de leurs ténèbres, de leur petite écorce.*

FRANZ BRIEL.

HISTOIRE SURVÉCUE

D'abord, j'étais un. Tout seul, parmi des deux et des trois. Vous ne pouvez croire combien le sourire m'était facile, combien toute joie m'était limpide, combien la terre et l'homme étaient harmonieux dans mon regard. Toute parole devait m'échoir, tout acte me touchait, et j'attribuais à tous l'unité qui était en moi.

Donc, d'abord j'étais un.

Mais un matin, je me suis réveillé sept mille. Quelle tragédie ! Ce troupeau hurlant avait toujours faim, me pourchassait sans trêve jusqu'à mon sommeil pour m'y poursuivre encore, et c'était un mal, une possession unique qui était insatiable et cruelle.

Imaginez un navire. Il vogue seul sur la mer vers un but fantaisiste ou préconçu. Il vire de bord, il regagne ses atterrages, il flotte durant des nuits et des nuits. Il est libre, son but est en lui, son délire ou sa sagesse n'ont d'autre spectateur que la houle. Mais une flotte ! Diriger une flotte ! Il faut des signaux, des messages, des commandements, un vaisseau amiral, des conventions et des langages secrets, des spécialistes, des gens sérieux et industriels. Puis

il y a les rancœurs, les avaries, les rivalités, les concours, les pannes, les erreurs, les accidents, et la marche devient lente et le but restreint, et tout le monde est mécontent, le haut commandement affolé, on parle des responsabilités, de représailles, de punitions, de primes.

Donc, pour mon malheur, je me suis réveillé sept mille.

Comme le chirurgien anesthésie le malade pour n'être pas vu (il porte même un masque), on était venu durant mon long sommeil me peupler outrageusement, me parer des totems de la terre, gonfler ma simplicité de chiffre jusqu'à en faire un nombre angoissé de sa richesse même, alourdi de ses drames internes et invisibles.

Hélas, j'eus beau crier mon innocence à tous les masques, leur dire la douceur de mon passé d'harmonie et d'humilité, les supplier de me laisser quitter ce travesti de chair, qui était une longue impatience, pour réhabiliter mon délicieux habit d'instant.

On me disait très sérieusement : « Monsieur sept mille, vous êtes Monsieur Sept Mille » — « Vous vous devez à vous-même. Vous êtes si nombreux. »

Et vraiment, je me sentais habité, atrocement habité. Ma voix elle-même était couverte par toutes ces voix nouvelles qui réclamaient chacune une place dans ma nuit. Si je voulais un acte, j'étais contraint de subir toutes ces exigences qui guidaient mon bras chacune d'une façon différente, et tous mes désirs restaient inachevés et toute ma vie dès ce moment devint incohérence et désordre. On me disait : « Monsieur Sept mille, vous qui aimez tant ce vin, reprenez-en donc. » — Et je détestais ce vin. « Monsieur sept mille, votre lettre m'a fort touché. » — Et je haïssais cet homme.

Ainsi toute ma vie devint-elle un supplice auquel, peu à peu, je m'attachai comme l'esclave à sa roue, étant la seule cime où je pûs encore respirer. Je fis de la résistance passive, je devins invisible et obscur, mais mon calme et mon unité étaient à jamais perdus. Et tout ce qui avait fait ma vie passée me fuyait à présent.

Là est le secret de ce mal intarissable.

Parfois, cependant, de soudaines colères m'envahissaient. Alors, soudain, j'éventrais mon sommeil tout peuplé de drames où j'étais étranger, je sortais de mon silence pour crier ma haine, je poussais dehors tous ces masques assemblés au banquet, et, un instant, je restais seul devant mon unité et ma présence enfin retrouvées, mais à peine avais-je respiré le parfum de cette liberté que le plus hardi d'entre ces masques entraît à nouveau sans vergogne, et me regardait en ricanant en appelant les autres du geste.

Alors, vaincu, je regagnais ma prison, je me laissais à nouveau envahir et je retombais dans cette servitude tendue entre vie et mort comme un hamac entre deux arbres.

Il advint qu'un jour, le sommeil que je croyais perdu à jamais vint m'habiter et me combla d'absence. Quelques heures durant, il m'arracha au triste spectacle de moi-même, et ces quelques heures furent la raison, ignorée d'abord, du long et périlleux combat que j'engageai pour recouvrer mon intégrité perdue.

Ce sommeil apporta, sans que je le sus d'abord, les premiers germes d'une dissemblance véritable que je devais créer dans le futur. Ce fut la chance que m'apporta mon propre destin.

Alors que toute chose de ma vie était vouée à l'échec par le détour de l'absurde, que mes pas n'étaient que trébuchement sur un sol qui attendait sa proie, que j'étais en retard sur ma vie et en avance sur ma mort, il y eut au fond de ce cercueil que l'on appelle esprit une minute de densité qui cautérisa les silences et mordit comme un acide toute la maison des drames, des amours, des lois, des louanges, et dispersa tout au gré de l'heure.

Un être était mort, qui allait vivre avec une belle carapace d'insecte rutilante au soleil de son présent acheté avec toutes les reliques du passé enfin dépossédé. Il allait marcher comme la colère, rire comme la nuit, aimer comme l'instinct.

L'innocent venait de périr, le coupable, coupable d'avoir survécu, allait vivre sans détours l'intégrité de son existence. L'un ne savait se passer du bonheur sans en mourir, et il en était mort, l'autre pouvait vivre car il savait que « le malheur ne sort pas de la poussière ».

Se contenter du silence, penser sans affectation au dernier tournant, dire avec les masques que le chiffre se doit au nombre, rire avec eux, les laisser s'épanouir au souffle des louanges, les mener par la main dans l'immense maison préparée pour eux, et alors leur dire avec le sourire le plus fourbe qui soit : — « Permettez que je m'absente; une parole est arrivée furtivement jusqu'à moi, et mon oreille a recueilli des sons légers. — Et alors on les enferme avec fracas et l'on peut jouir de leur détresse, de leur lamentations, et jusqu'au dernier ils périssent sans avoir acquis la certitude de leur mort...

Il y a très longtemps déjà que tout cela s'est passé, j'ai vieilli sans laisser la vieillesse m'envahir, à cause des combats que j'ai menés sur tous les chemins, après les avoir provoqués tous. Je vous ferai grâce de ces récits. Ils ne furent pas toujours à ma louange. Mais je ne suis plus sept mille. Je suis cinq. J'ai combattu sans relâche, j'ai repris une autorité estimable, et le souvenir même de ma vie d'unité de jadis m'a quitté et je n'en souffre plus. Cela fait ma honte et mon désespoir, mais cette lutte a rempli mon existence d'une force et d'un instinct de combat que je n'aurais jamais connus si on ne m'avait un jour atrocement peuplé.

Je suis cinq, le troupeau ruiné a vieilli lui aussi, sa voix s'est faite moins brutale et m'accable moins, nous discutons au lieu de nous battre, et quand je veux « être », ils savent se retirer avec dignité sans que je les chasse, et alors, dans cette solitude détruite, sur ce champ de bataille qui est mon « lieu » désormais, je songe à la vanité de l'heure et je cherche dans mon souvenir quel est l'innocent qui a péri...



ARMAND BERNIER

POEME

Ma mère disait : touche ma main,
prends, je te donne le monde.
Et c'était le temps des miracles,
le temps de la lampe perdue
et de la vitre qui voyage
et de l'oiseau ressuscité.
Une branche, la nuit,
dormait sur mon épaule,
et le vent était bleu
et le moulin chantait :
ne va plus à l'école.
Elle disait : je te donne le monde,
prends, touche ma main.

Maintenant je sais que le temps l'efface,
qu'un jour mes bras ne la trouveront plus,
qu'elle sera de vent et d'ombre;
ah ! je doute déjà du monde et de nous.
La terre, parfois, n'est plus sous mes pieds,
je flotte et les murs de la ville
se laissent traverser.
Parfois mon corps a disparu
et je le retrouve au bord de la mer
ou parmi de grands pâturages.
Alors, je dis adieu aux hommes
et je cherche un pays au delà des étoiles.

Fragment de « Quatre Songes pour détruire le monde ».

UMBERTO SABA.

VIOLON

*Toi, payé
avec des timbres de couleurs,
et qui longtemps
te tus, quels doux sons d'argent
j'ai tirés de ton bois nocturne,*

*mon violon, ô toi, mirage
né de mon âge difficile, et son soutien,
refuge pour d'obscurs soucis,
ô toi qui n'étais pas mon art... De temps en temps
je revis pour toi, dans mes songes.*

FONTAINE

*Sous les troncs dénudés de l'avenue
aux cent plaisirs, elle offrit son eau vaine.*

*Mais c'est l'été : un autre sort l'appelle,
La voici chère à tous, au vieux courbé
comme à l'adolescent dont le corps est fidèle
au signe sous lequel il naquit, sévère.
Le passant, qui, suivant les fils
arides d'un penser, la découvre, dévie
vers une joie facile et tôt donnée.*

*Elle offre une gorgée de vie à chaque vie,
qui la reçoit en elle, et puis l'oublie
pour reprendre, route inconnue, sa destinée.*

Traduction de ROBERT VIVIER.

ROBERT VIVIER.

GÉSINES.

*La nuit halète, dilatée par l'insomnie.
Une autre nuit plus dense qu'elle est dans son corps,
Et l'ample explosion que tout étouffe encore
S'accumule en ses solitudes trop fournies.*

*Par une nuit de sang obscur, par une nuit
De craquements, de soupirs, de feuillages tors,
Comme une mère qui s'entr'ouvre sous l'effort
Animal, par delà les forêts d'agonie*

*Et l'épaisseur, le cœur ne va-t-il entendre
Dans ses ténèbres éclater des cloisons tendres
Et ne pourrons-nous pas nous enfanter enfin*

*Nous-mêmes, ruisselants d'étincelles natales !
Tels des blés nus et bleus, qu'exalte à leur destin
L'effervescence magnétique des étoiles.*

LES HOMMES SONT NÉS.

*Les hommes sont nés dans les bleus sommeils de l'herbe
Où brillent sans bruit les étoiles avant l'aube,
Quand la terre invite à ses festins de ténèbres
La lente aveugle aux mains de corail nu, la taupe.*

*Les yeux d'hommes se sont déliés de la brume
Totale et douce, mère au blanc ventre endormi
Sans souvenirs, pour qui le jour futur n'est qu'une
Jaune espérance, un fanal visible à demi.*

*Luisantes racines, serpents de nourriture
Que le sol enfle et tord de ses humeurs têtues,
Les membres de l'homme ont percé la croûte dure
Pour s'épanouir, assouvis par l'étendue.*

*Puis, s'étant accrue comme un fruit, l'âme tardive,
Comme un fruit de feu crépitant, s'est mise à vivre.*

Fragments de « L'Adam Perpétuel ».

NESTOR MISEREZ.

RICHESSSE À GAGNER

Rien n'éclaire mieux que la solitude. Avec elle, nous prenons conscience de notre pauvreté. S'humilier devant sa seule image est vraiment une épreuve douloureuse mais nécessaire. L'écrire n'est rien.

Il faut aussi pouvoir contempler sans être pris de vertige la route à parcourir, interminable. Se confondant avec l'infini, elle gagne une grandeur inouïe pour le plus déshérité.

Il serait scandaleux que l'on puisse se plaindre, ne pas accueillir avec ferveur l'instant fugitif où l'on est inondé par ces dons.

Le pire est que la solitude vienne à manquer, à se refuser. Ce qui nous sollicite de l'extérieur s'efforce de nous frustrer d'un bien inestimable. Les bornes de notre domaine exigent un constant souci, un travail sans fin.

Gagner sa liberté dont le sens reste incommunicable, paraît une entreprise pleine de vanité. Elle ressemble au chant qui s'impose inlassablement au fond de l'être, sans qu'il soit possible de l'exprimer à haute voix; cependant sa résonance est inimitable.

Admirable domaine qui s'effondre aux portes de la réalité et qu'on ressuscite sans y découvrir de servitude! A peine s'en approche-t-on que l'air devient plus âpre. On n'en devine pas la cause, mais il vivifie et irrite la sensibilité : il fait vivre.

Quel discrédit pourrait jamais le submerger ? Ce domaine, il existe par nous et malgré nous; il disparaît avec la vie.

Cette richesse s'identifie avec la poésie. Comment pourrait-elle être différente de ce qu'elle est... Qu'importe, si elle ne gagne pas à élargir son audience.

La poésie ne croit qu'avec la notion du danger, du bouleversement intérieur d'un être. Les thèmes sont dépourvus d'importance, de même que la musique qui rappelle un beau vers.

Est-ce tant mieux si un poème excite la mémoire par son équilibre ? Mais est-il moins beau, enfermé dans la gangue qui l'isole, qui le protège de tant de regards avides de biens gagnés sans efforts.

L'essentiel est de posséder la faculté de s'émerveiller, de multiplier les secrets du poème, selon notre soif.

Si votre moisson ne ressemble pas à la mienne, je n'y puis rien. La richesse que vous avez gagnée n'est pas moins belle, peut-être, mais je m'exalte à la joie de conserver la mienne pour un bonheur solitaire.

Nous poursuivons ainsi, chacun de notre côté, nos perspectives. Nous aurions honte de découvrir que nous nous accordons sur une manière de juger le costume, en négligeant la chair vivante qui le supporte.

Faut-il se préoccuper de résoudre un tel problème ?

Sil s'agit d'accorder quelque considération au sens du

discours, au chant, au rythme, ne formulons aucune réserve : *La poésie n'est pas un jeu.*

Si elle fuit la réalité, considérons ce fait comme la conclusion d'une élimination terrible.

Elle a commencé avec Baudelaire. Hugo avait donné à un esprit tel que le sien, l'avertissement irréprouvable qui marquait la fin d'une confusion entre le chant, le discours et la poésie dans ce qu'elle recèle de secret, laissant place à toutes les interprétations.

Comprendre et interpréter, voilà le double jeu sur lequel on s'égare en s'ingéniant à le confondre.

Dire que nous sommes dans une impasse est dépourvu de sens.

Aussi longtemps qu'il ne s'agissait que de *comprendre* il ne pouvait y avoir d'erreur : la démonstration était simple.

Interpréter supprime les cloisons, rend inutiles toutes les mesures. Il faut être « illuminé », « voleur de feu ».

Dès lors, nous retournons à notre solitude avec les révélations que le poème nous offre. Nous n'avons plus rien à attendre que de nous-mêmes. La poésie n'a pas à se justifier. Elle est la source vivante de l'exaltation. Remercions sans fin ceux qui provoquent cet incendie fulgurant au fond de notre détresse.

Qu'avons-nous à regretter ? Nous resterons impuissants devant des affamés qui repoussent *notre* nourriture.

Il n'est permis de rien espérer d'autre, jamais.

PAUL FEVRIER.

ESTUAIRE

Car tu es nu, comme l'ange inavouable et parce que tu chantes, je veux te dire ce soir une énigme de haute folie.

Ici, nous passons la porte d'enfer. Les fleurs et les couronnes s'effeuillent au long du voyage. Une dernière rose embaume l'ombre et se consume. Nous vivons notre peur, mais n'avons l'air de rien C'est aussi le moment d'entre chair et peau, la chère heure attendue, la parabole des corps sans bras et des têtes sans oreilles. Rire fait passer le temps; mais l'amour ? Lisse tes mains à la terre et bute de la hanche dans l'herbe ; c'est l'histoire nouvelle du sexe à chercher sous la chemise des graminées. Midi, à contre-coq, à clocher perdu, et ce ciel sans nuages en cet août sans pluie. Les pipes du diable fument fenouil et centaurée. Je pose le bousier sur ton sein éblouissant. Alouette minuscule, vois-tu poindre la mer ? C'est dans tes cheveux que j'entends bruire les estacades, mais blanches et au soleil. S'en vient ensuite la toute simple fraîcheur, le dos à dos, le ventre à terre jusqu'à la luzerne. Le vent seul lave de tout péché, l'habile habillement rachète la volupté.

C'est la ballade et la parole retrouvée.

C'est le bon matin martial et gamin.

La porte de l'oubli.

MARIE-MADELEINE MACHET.

I

*Parce qu'une herbe t'a heurté le pied, tu as faibli,
tu l'as reconnue.
C'est celle-là que tu cueillais, enfant, pour jouer à l'her-
sur le talus de la petite route. [bette
Et te voici maintenant arrêtée.
Ta vue est obscurcie.
Tu ne vois plus le monde.
Tu vois le chemin de ta maison.
Et ta petite vie qui commence là et n'en veut plus sortir.
Tu ne veux plus des grandes routes où l'air est trop
[vibrant.
Tu veux borner ton horizon à cet arbre, à cette maison
qui sont au fond de ton enfance comme un lever de
Tu veux rester enfant. [soleil.
Tu ne veux pas être un homme,
être fort, sans patrie, sans ville.
Tu rejettes l'Univers pour te confiner dans la cellule
[où tu naquis
dans un sillon, dans un carré de jardin.
Tu te rapetisses, tu contractes ton esprit
Pour le forcer à vivre dans la matière de ton corps
Dans le carré de terre
Où tu veux être une plante avec des racines.
Tu redoutes l'Esprit, créateur de la peine des hommes.
Tu veux l'immobilité de l'arbre, de la plante,
Ton cœur n'est plus qu'un sanglot.
Te voici déchiré pour une herbe,
Une herbe de ton enfance ignorante et émerveillée
Ô le plus faible et le plus humain des cœurs.*

II

*Celui qui a aidé à la construction d'une cathédrale,
Il a fait un acte de vie.
Il a laissé, quelque part, sur la terre,
Avec sa signature,
Le poids de son corps et le tourment de son esprit.
Il a pétri, de ses mains,
L'Eternité de pierre.
Avant lui, était le temps, était la pierre.
Après lui, sera le temps, sera la pierre.
Toutes les pierres sont vieilles, dit la sagesse.
Le temps est vieux et l'avenir est dur comme la pierre.
Cet homme qui, un moment est venu,
qui a pris la pierre et l'a hissée vers le ciel,
il a construit le vaisseau éternel
qui abrite la fragilité humaine.
Il a désiré que son passage sur la terre
l'aménât, sans naufrage, vers l'Eternité.
Et, de toute sa volonté, de tout son esprit,
De toute sa force organique,
Il a taillé, cassé, sculpté la pierre.
Sa joie et sa douleur, son tourment et sa sérénité,
Il a écrit leur visage dans la matière du temps.
Pérennité ! Voici que le corps et l'esprit
de ceux qui bâtirent les cathédrales
sont notre corps et notre esprit.
Et nous les léguerons à ceux-là qui, pareils à nous,
Lourds du poids de l'humain désespoir,
Sous les voûtes imprégnées d'éternité,
Ajouteront au refuge spirituel
Les pierres et les encens de leurs prières.*

LUCIEN-PAUL THOMAS.

ÉTUDES SUR LE VERS MODERNE

L'Assonance

II

Les exemples que nous avons donnés de l'assonance en vieux français (1), telle qu'elle se présente notamment dans *Chanson de Roland*, permettent d'en comprendre l'emploi et le caractère.

On remarquera que la répétition des mêmes voyelles à la fin de chaque vers pendant toute la durée d'une laisse, se justifie par la nécessité de rendre sensible une homophonie peu saillante qui, si elle ne revenait qu'une fois pour faire place à une autre de timbre différent, pourrait passer inaperçue et ne pas atteindre son but.

Cependant, nous ne pourrions préconiser l'utilisation de l'assonance sous cette forme archaïque. Des poèmes ainsi composés paraîtraient aujourd'hui d'une monotonie excessive et l'oreille ne tarderait pas à s'en fatiguer. S'ils ont pu se justifier jadis et s'imposer à l'attention, c'est en raison de l'importance attribuée au contenu passionnant du récit

(1) *Le Courrier des Poètes*, n° 5 (10 août 1937) p. 46 à 51.

épique ainsi que de la solennité de la mélodie qui l'accompagnait.

Le rythme accéléré de la vie et le souci de plus de variété ont empêché ce type d'assonance de se continuer jusqu'à nous.

Cependant, le principe de l'*insistance*, qui le caractérise et qui, employé avec tact, est de nature à produire des effets d'émotion et d'harmonie vraiment remarquables n'a pas été aussitôt abandonné. On le retrouve dans les rimes répétées qui seront encore pendant longtemps en usage.

Telles sont, dans le *Mystère de vieil Testament* (du XV^e siècle) les paroles douloureuses qu'Adam adresse à Eve repentante lorsqu'il entrevoit, dans son épouvante, toutes les conséquences de la faute :

ADAM

*Pleure, dolente femme, pleure,
Et de pleurs tout ton corps espleure
D'avoir été médiatrice
Du serpent et intercesseur
Envers moy, pour moy decevoir.
Requier à Dieu qu'il te sequeure;
Repens toy, povre malfacteur,
Femme fragile, détracteur,
De tout vice procureur !
Quel reconfort peulx tu avoir ?*

La plénitude de ces rimes s'y adoucit par la répétition qui en atténue les contours en prolongeant l'impression profonde de mélancolie qui se dégage de cette scène émouvante.

L'assonance elle-même a trouvé en Espagne des ressources qu'elle n'a pas connues en France. En principe, le système y était identique; mais le long vers épique espagnol, qui s'étendait sur seize syllabes avec une césure médiane, n'a pas tardé à séparer sa lourde masse en deux hémistiches plus légers qui ont été compris par le poète et par le lecteur comme deux octosyllabes indépendants.

L'assonance inchangée affectait ainsi le second de ces vers; le premier restait sans homophonie. C'est ainsi que les poèmes épiques des romanceros apparaissent comme des *laises assonant de deux en deux vers*, avec chaque fois entre eux *un vers dissonant* :

- v. 1 ——— dissonant.
- v. 2 ———| *assonant.*
- v. 3 ——— dissonant.
- v. 4 ———| *assonant.*

Cette alternance se continuait avec la même homophonie jusqu'à la fin du poème, qui devait exposer un récit bref et dramatique en un mouvement rapide.

La dissonance, nettement sentie, apportait un élément remarquable de variété et de musicalité, tandis que l'assonance, discrète et suffisamment distancée, ne s'imposait à l'attention que par le prolongement de sa sonorité répétée.

Il faut ajouter que la conservation de voyelles sonores et diversifiées à la dernière syllabe non tonique, assurait à l'assonance espagnole un éclat et une variété qu'elle ne connaissait pas en notre langue. Aussi, à côté de la rime, s'est-elle maintenue jusqu'aux temps modernes comme un mode d'expression légitime et d'usage courant qui atteint à sa perfection au XVII^e siècle.

L'assonance n'a pas été restaurée en France, en tant que système conscient et organisé; pourtant, le e atone final, qui faisait peser une lourde monotonie sur les formes féminines, est aujourd'hui devenu muet. Des conditions de sonorité remarquables s'offrent au vers français actuel qui pourrait en utiliser la richesse. Les véritables assonances — je ne parle pas des rimes intérieures — sont très rares dans notre poésie et leurs meilleures ressources restent inexploitées.

Gustave Kahn a tenté parfois de les introduire au milieu de vers blancs ou de vers rimés :

*Les yeux sont doux d'avoir contemplé
des mers d'argent bleui et des jardins près de la vague.
Ils ont gardé l'air attentif
et blessé par la douce musique
d'avoir entendu les plus belles chansons,
dans la douce langue des confins de la mer
la plus ardente et parfumée,
la divine Méditerranée.*

(Provence, dans *Le Livre d'Images.*)

On voit aisément la faiblesse de cette tentative. Les deux assonances qu'offre la voyelle I dans *attentif* et dans *musique* sont perdues à l'audition dans une strophe où elles se trouvent isolées et où elles sont inattendues parce que rien de ce qui les précède ne faisait prévoir l'emploi de ce moyen d'harmonie. Perçue en ces conditions, elles seraient plutôt nuisibles à la bonne ordonnance musicale du poème.

La même intention se réalise de façon plus heureuse dans la strophe suivante parce qu'ici, sur six vers, dont deux seulement sont unis par la rime, quatre sont liés entre eux par une assonance :

*Et quand elle sourit,
c'est la clarté sur les îles,
les îles blanches du lointain
qui s'éveillent sous le frais matin
de toutes leurs gerbes éblouies,
de toutes leurs gerbes épanouies.*

Ici, le retour du même son chante avec une certaine douceur et l'insistance qui en résulte crée une atmosphère de tendresse harmonieuse qui étreint la limpidité de la lumière heureuse.

Mais ce n'est là qu'une réussite accidentelle. Elle ne se renouvellera guère dans l'œuvre de Gustave Kahn, qui a préféré le plus souvent remplacer la rime par la répétition massive des mêmes mots ou des mêmes clauses; procédé tout différent qui se justifie dans certains cas, mais dont cet écrivain a singulièrement abusé.

Quoiqu'il ait le plus souvent recouru à la rime — et souvent même à la rime riche — Henri de Régnier a parfois su faire chanter à son vers une mélodie plus subtile, plus aérienne et d'une harmonie plus secrète par l'emploi d'assonances alternant librement avec des vers rimés ou dissonants :

*Face invisible ! je t'ai gravée en médailles
D'argent doux comme l'aube pâle,
D'or ardent comme le soleil,
D'airain sombre comme la nuit;
Il y en a de tout métal,
Qui tintent clair comme la Joie,
Qui sonnent lourd comme la gloire,
Comme l'amour, comme la mort;
Et j'ai fait les plus belles de belle argile
Sèche et fragile.*

(Les Médailles d'Argile.)

On remarque, dans cette strophe, *médaille* assonant avec *pâle* et *métal*; *joie* avec *gloire*, tandis que *soleil* et *mort* sont dissonants et que les rimes *argile* et *fragile* sont trop éloignées de *nuit* pour que l'on puisse atteindre un effet d'accord entre ces finales.

Cette mélodie, disais-je, est aérienne et subtile; elle permet au vers de glisser avec aisance sans se figer en sonorités de fanfares. Mais elle est grêle et sans grande efficacité émotive ou musicale, parce que le poète a utilisé *au hasard* les rimes, les assonances et les dissonances dont il disposait. Il les a utilisées au hasard, parce qu'il n'avait pas une conscience claire de leur valeur instrumentale et que son recours à des moyens nouveaux a consisté surtout à éviter des procédés anciens auxquels il voulait momentanément échapper.

Il restait à tirer parti, avec une connaissance plus avertie et dans une forme plus cohérente, des ressources que peuvent offrir les homophonies considérées d'un point de vue plus large que celui des règles traditionnelles.



JOSE MIETTE.

LES POÈTES DE L'AIR

Ce Dédale l'Athénien, qui avait du goût pour la mécanique et qui fut enfermé avec son fils Icare dans son propre labyrinthe, n'était-il pas un poète, lorsqu'il inventa des sortes d'ailes pour s'échapper de cette prison... par l'espace et lorsque ayant atterri dans les environs de la Naples actuelle, il voulut consacrer ses rames aériennes au dieu Apollon à qui il fit construire un temple immense comme pour y contenir toute la splendeur poétique aérienne que tant de nos poètes du ciel perçoivent si bien et n'écrivent presque jamais.

Il suffit de parler aux aviateurs pour découvrir que chez certains, une partie de la vocation est poétique ou s'est confirmée dans cette direction. C'est d'ailleurs à cause de ce phénomène que tant d'hommes de l'air ont un amour extraordinaire pour l'aviation, plutôt qu'une inclination pour la mécanique ou le risque. Faut-il citer des noms de vélivoles célèbres qui se désintéressèrent de leur moteur au point d'en ignorer les causes de pannes les plus élémentaires ?

L'attraction du ciel, la magie des horizons colorés et toujours inaccessibles, la diversité des nuages plantés comme des décors pour opéras célestes, les mirages fantasques, la gloire de se sentir conduit par une auréole pastellisée, sur une nappe de cumuli dont la blancheur est d'argent vierge et que seuls ont vus les alpinistes de l'éther; ce là-haut où

tout est beau, où l'orage est grandiose, où l'on peut vivre avec son âme, avec ce « moi » philosophique dont on parle tant sans en connaître... et où l'on peut oublier la farce qui se joue en dessous des roues...

... Ce firmament, chez qui, moderne marcheur à l'étoile, l'homme de l'avion se sent orgueilleux, où il lui arrive de fixer la mort avec une acuité totale, parce qu'il sait que son combat est le plus pur; (c'est généralement un duel sans autre témoins que le Devoir et l'Honneur de la Patrie.)

Cette ambiance forme le poète de l'air; celui qui restera hermétique et celui qui aura la chance de s'extérioriser. Et celui-là, rarement nous le verrons verser dans le tambourinage, le clairon et la strophe au rouge, jaune et noir.

Je crois savoir pourquoi : c'est trop grand et difficilement réalisable avec les mots, pour le bien faire.

Mais notre poète, bercé par un vrombissement familier, s'est penché très souvent à sa carlingue... le balcon idéal... et ces nuages et cette terre qui le retrouvent toujours joyeux par habitude et simple par distinction, il vous les chantera comme il les voit, au travers l'état d'âme spécial du poète qu'il est. Son rythme sera de bonne circulation et sans outrance novatrice, parce que il lui semblera mieux « tourner rond » dans les règles de la prosodie classique. Et cela encore, quoique les mots aient si rarement servi pour parler de la beauté du nuage et de la pareille vision terrestre, ailleurs que dans les traités de météorologie.

Asseyez-vous derrière Willy Coppens et regardez avec lui :

De là-haut

Je me suis penché sur des plateaux et

*des plaines pour y suivre, au hasard
de leur jeu guilloché, le trait précis du
moindre sentier et la traîne que l'ombre enroule
au pied du plus humble clocher.*

De là-haut

*je me suis penché sur des bois et des forêts pour
y surprendre les printemps et les automnes dans
la clairière où les sylvains rôdent en paix — dans
la futaie où des troupeaux de voix moutonnent.*

De là-haut

*Je me suis penché sur des mers et des rivières
et l'onde glauque ou bleue offrait à mes regards
la moindre lame ourlant sa crête de lumière —
la moindre voile où souffle un rêve de départ.*

(Feuilles volantes.)

La versification de notre homme sera-t-elle celle de Clio (la Renommée), celle d'Euterpe (la Charmeuse), celle d'Erato (l'Amoureuse)! Elle n'a cure de ce souci.

Sa poésie est visuelle, généralement. Parfois lyrique, quand il chantera la victoire des ailes... c'est logique puisque l'aviation est encore au stade héroïque.

Notre poète-aviateur ne possède pas de base compromettante dans le paradis des « chapelles ». Il est « Lui » et il n'est plus poète quand il n'a pas son Pégase d'acier de toiles et de moteur.

Rappelez-vous cette chose curieuse : les Muses habitaient tantôt l'Olympe, tantôt le mont Piérus, tantôt l'Hélicon, parfois le Pinde et les sommets du Parnasse.

Rappelez-vous cette chose plus curieuse encore : Pégase avait des ailes et les poètes l'enfourchaient pour s'élever jusqu'au ciel. Voler, c'est la suprême joie du poète de tous les temps et Pégase moderne n'est plus un mythe :

*C'est du métal, du bois, du chanvre et de la toile,
C'est de la pesanteur délivrée et volant;
C'est la force alliée à l'homme étincelant,
Fière, arrachant l'argile à sa chaîne éternelle;
C'est la matière, heureuse, altière, ayant en elle
De l'ouragan humain et planant à travers
L'immense étonnement des cieux enfin ouverts !*

disait Hugo aux gens de 1859 dans son poème : « Plein ciel ».

En parenthèse, je songe à vous, Edmond Rostand, qui avez splendidement chanté « Le Cantique de l'Aile » et j'ai du plaisir à vous imaginer dans les Champs-Élysées, remaniant votre *Cyrano* pour le mettre à la page :

CYRANO. —

... mais, voler

*Rêver, rire, piloter seul, être enfin libre,
Avoir l'œil qui regarde bien l'aile qui vibre,
Mettre quand il vous plaît, l'avion de travers,
Pour un oui, pour un non, se tourner à l'envers,
Piloter sans souci de gloire ou de fortune,
Voyager au dessus d'un château; dans la lune;
ne faire jamais rien qui de soi ne sortit
Et modeste d'ailleurs, se dire : « mon petit,
sois satisfait du ciel, des nuages, des feuilles,
si c'est d'un œil joyeux que ce ciel-là t'accueille »...*



« Des chants d'une sonorité nouvelle naîtront-ils un jour en plein ciel ? » écrivait ici-même mon ami l'aviateur-poète Jean Delaet. (1)

— Répondez Mermoz le héros :

Quand l'Équipage quitte le sol et que l'avion s'estompe peu à peu dans les brumes de l'altitude, il semble qu'une métamorphose atteigne les navigateurs de l'Espace. — Le mécano lui-même nous parle avec les plus beaux mots des poèmes.

(1) *Courrier des Poètes*, n° 5 (10 août 1937) p. 70.

— Dites quelque chose, Détroyat, vous qui écrivez des pages et des pages dans le ciel :

Je ne connais pas de plus pure joie que celle de se livrer à ces jeux celestes, à ces danses éthérées à la frange des nuages. Une enivrante poésie, une sérénité complète nous possèdent alors... »

— Vous, André Mailfert, aviateur de France ;

*La terre s'aplatit et l'horizon se sauve;
Chaque crête s'efface en s'estompant de mauve,
Les hommes ne sont plus que des points blancs ou noirs,
Les mares, les fossés : de petits entonnoirs
où tremble un coin de ciel... Enfin, plus rien ne bouge...
Un toit lointain, là-bas, dessine un carré rouge;
Sur le damier sans fin où s'allongent les champs,
les routes, les chemins trament de longs fils blancs.
Dieu ! que tout est petit ! Se peut-il qu'un tel monde
Où tant de passions, tant de haine profonde
Vibrent intensément, où des gémissements,
Des râles de douleur, des cris, des hurlements
Où des ruisseaux de sang arrosent les semailles
Se mêlent au canon dans le bruit des batailles,
Se peut-il qu'un tel monde, ainsi se soit fondu !
Ramassé dans ce cercle où tout semble perdu !
Je vole et n'entends plus qu'un vague bruit de houle;
Je monte vers le ciel et la terre s'écroule;
Sur l'océan sans fin de l'air je ne suis plus
Qu'un atome perdu dans son vaste reflux.*

« Les Aigles »,
préface d'Edmond Rostand.
Eug. Figinière Editeur.
Paris.

— Vous, Marinetti :

*Je sens ma poitrine s'ouvrir comme un grand trou
où tout l'azur du ciel, lisse, frais et torrentiel
s'engouffre avec délices.
Je suis une fenêtre ouverte, éprise de soleil
et qui s'envole vers lui !
Qui donc peut arrêter, encore
les fenêtres affamées de nuages
et les balcons souls
qui s'arrachent ce soir aux vieux murs des maisons
pour bondir dans l'espace ?
J'ai reconquis mon courage massif
depuis que mes deux pieds végétaux
ne pompent plus le suc conservateur de la peur
dans la terre prudente !
Très haut ! Plein ciel ! me voici appuyé
sur les lois élastiques de l'air ! ah ! ah !
Me voici suspendu à pic sur la ville
et son désordre intime
de maisons disposées comme des meubles serviables !...*

« En volant sur le cœur de l'Italie »
Poeti d'aggi
Vallechi-Firenze.

— Vous, Francy Lacroix, poète-aviateur de chez nous,

— Vous autres, qui tenez secrètement votre poème parce que vous n'avez pas d'autre amour que votre métier...

Vous autres, qui ne chantez que dans le ciel, lorsque vous ne faites plus qu'un bloc avec votre machine...

Vous avez répondu, n'est-ce pas, poètes de l'air.

Pour ma part, j'irai encore vous découvrir pour parler de vous avec mon ami Jean Delaet.

ZINAÏDA SCHAKHOWSKOÏ.

LE DIT DE LA CAMPAGNE D'IGOR.

« Le dit de la Campagne d'Igor », le plus vieux monument de la poésie laïque russe a atteint cette année l'âge vénérable de 750 ans. Nous ne connaissons rien de son auteur; sans doute était-il un des guerriers de la « droujina » princière, qui accompagnaient les princes à la guerre et chantaient leurs hauts faits aux festins.

Cette « chanson de Roland » russe a un but bien défini : celui de réveiller à la lueur d'une grande défaite, le sentiment national, ramener un peuple à l'union perdue. Elle se trouve ainsi aux confins de la poésie sociale. En même temps le « dit de la bataille d'Igor » est une précieuse chronique militaire. L'auteur, qui se dit émule de Bayan, (célèbre barde russe du XI^e siècle dont aucune œuvre ne subsiste à nos jours et que nous ne connaissons que de renommée) proclame néanmoins qu'il ne suivra pas celui-ci sur le chemin de l'imagination, mais qu'il s'en tiendra aux faits historiques.

Ainsi « le dit » n'est pas une création poétique proprement dite, mais seulement une transposition poétique de l'histoire.

Le sujet en est la malheureuse entreprise d'Igor, prince de Novgorod-Seversk contre les Polovtzy en 1185.

Le poème se divise en trois parties : le prologue, le corps du sujet, l'épilogue. Ce dernier a été écrit plus tard, sans doute après la nouvelle de l'évasion d'Igor.

La cadence change avec l'état d'âme de celui qui écrit. Le rythme grave, superbement balancé du récit de la défaite d'Igor, devient en signe d'allégresse un rythme haché. Les phrases en sont hâtives, quelquefois même inachevées.

Inspiré certainement de la poésie byzantine, « le dit » puise cependant largement dans l'épopée populaire russe. Chargé de métaphores : « battus par des fléaux d'acier », « on vanne les âmes du corps » ; il est également parsemé de locutions locales, d'épithètes populaires immuables, telles que : mer-bleue, loup-gris, soleil-rouge, corbeau-noir.

La personnalité de l'auteur sort cependant du cadre des chroniques. Il est trop ardent, trop passionné pour ne pas se permettre des digressions lyriques, des touches d'émotion personnelle. Il aime l'art du barde, il rend son récit vivant par des répétitions, des retardements, des refrains. Un sentiment très vif de la nature le ramène, malgré les deux siècles de christianisme, vers l'animisme païen de la religion primitive de son pays. Les Russes continuent à être pour lui les petits-fils de Dag-bog (soleil). L'alliance de la terre et de l'homme n'est pas encore rompue. Les éléments, le règne animal et végétal se laissent vaincre par une prière, une formule magique, participent à la joie où à la tristesse des hommes. Qu'est-ce la complante de Jaroslavna si ce n'est une incantation tirée du rituel païen ?

Mais cela va de pair avec une profonde croyance dans le Dieu des chrétiens.

Les boyards et les guerriers voyant ceci (1) baissèrent la tête et les hommes dirent « Prince ! ce présage n'est pas pour le bien ». Igor dit : « Frères et amis ! Personne ne connaît les mystères de Dieu, Dieu est le maître du présage et de son monde; que Dieu fasse pour votre bien ou pour notre mal, nous le verrons par la suite. »

En reprenant son cours à la Sorbonne, le professeur A. Mazon, annonça qu'à la suite de quelques auteurs russes il considère « le dit de la Campagne d'Igor » comme un faux, un plagiat de « Zadouchtina » (mémorial poétique assez quelconque du XV^e siècle) et par conséquent postérieur à celle-ci.

En effet, le mystère entourant les origines et l'auteur du « Dit » et l'ignorance qu'on a gardée de lui jusqu'au XVIII^e siècle peut sembler étrange et prête à des controverses.

« Le dit de la Campagne d'Igor » ne fut découvert qu'au courant du XVIII^e siècle dans un recueil manuscrit acheté par un collectionneur, le comte Moussine-Pouchkine au monastère de Yaroslavl.

Il fut imprimé en 1800 pour la première fois et, en 1812, le recueil manuscrit original, qui datait lui-même approximativement du XV^e siècle, périt dans l'incendie de Moscou.

La plupart des philologues russes cependant ne doutent pas de l'authenticité du « Dit ». Dont récemment, le critique P. Bitsilli dans les « Annales Contemporaines » pro-

(1) Eclipsé du soleil.

posa non sans malice, aux sceptiques de démontrer qu'au temps de Catherine II, ou avant, il existait en Russie un savant inconnu, assez extraordinaire pour posséder, toutes les connaissances linguistiques et philosophiques modernes parfaitement au courant de paléographie, d'archéologie, d'éthnographie et qui fut par surplus un prodigieux poète...

Pour nous, en face d'un poème, l'ancienneté du texte et l'exactitude historique importent peu; la question d'authenticité poétique est seule posée.

LE DÉPART D'IGOR.

Alors, Igor prince met son pied à l'étrier d'or et s'en va sur le champ nu. Le soleil lui barre la route des ténèbres; la nuit gémissant dans l'orage réveille les oiseaux, le sifflement des bêtes dans le noir. Le monstre (1) l'appelle du haut des arbres, lui ordonne d'écouter les nouvelles de la terre inconnue...

Et les Poloutzy par les routes de fortune s'en courent vers le Don; leurs carrioles crient dans la nuit comme des cygnes effrayés. Igor mène ses guerriers sur le Don. Déjà les oiseaux attendent le malheur; aussi les loups dans les ravins prédisent le désastre; les aigles appellent les animaux aux festins; les renards aboyent sur les boucliers rouges, la poussière couvre les champs...

Les fils de la Russie barrent les champs énormes de leurs boucliers rouges en cherchant honneur pour soi, gloire pour le prince.

(1) Probablement le hibou, oiseau de sorcellerie qui connaît l'avenir.

LA COMPLAINTÉ DE JAROSLAVNA (1).

La voix de Jaroslavna se fait entendre : coucou (2) solitaire elle crie à l'aube. Je volerai, dit-elle, comme un coucou le long du Dnieper; j'humecterai ma manche de martre dans la rivière royale, j'essuyurai les blessures sanglantes du prince au corps puissant.

Jaroslavna pleure à l'aube, à Poutivle, sur le mur de la ville. Elle dit : O vent, vent ! pourquoi, Seigneur, souffles-tu avec force ? Pourquoi lances-tu sur tes ailes légères les flèches du Khan sur mon ami ? Es-tu à l'étroit sur les hauteurs au dessus des nuages, en veillant sur les vaisseaux de la mer bleue ? Pourquoi, Seigneur, effeuillas-tu ma joie sur les herbes des Steppes ?

Jaroslavna pleure à l'aube, à Poutivle, sur le mur de la ville. Elle dit : ô Dnieper glorieux, tu transperça les montagnes de roche à travers la terre polovtsienne, tu berças sur toi les nefs de Sviatoslav jusqu'aux troupes de Kobiak; porte, Seigneur, mon ami jusqu'à moi, pour que je ne verse plus mes pleurs à l'aube.

A l'aube, Jaroslavna pleure à Poutivle sur le mur de la ville. Elle dit : Serein et sérénissime Soleil ! Pour tous tu es clair et clément; pourquoi, Seigneur, as-tu étendu tes rayons de flamme sur les guerriers de mon ami ? Dans les champs sans eau leurs arcs furent brisés par la sécheresse, leur carquois abîmé par le manque d'eau.

(1) Afrossinia Yaroslavna, 2^e femme de Prince Igor.

(2) Coucou - oiseau du triste sort féminin, du veuvage, de solitude.

LES LIVRES DE POÉSIE.

ROGER SECRETAIN : DESTINS DU POÈTE (*Rieder*).

M. Roger Secretain est, même s'il écrit en prose, un poète, c'est-à-dire qu'il possède le sens profond de l'effusion lyrique. Il nous le prouve surabondamment au cours du remarquable essai qu'il publie aujourd'hui. *Destins du Poète* développe un des problèmes les plus anxieux du temps présent, tout au moins pour l'intellectuel, c'est-à-dire le savant et l'écrivain, étant entendu que le philosophe est l'un et l'autre en même temps. Les clercs ont trahi : à des générations littéraires a succédé une génération politique. Le poète ne peut ignorer le social. Voilà la question. Comment la résoudre ? Le poète accomplissant secrètement son œuvre en la rendant humaine, en apportant aux hommes plus de beauté, plus d'idéal, en le sortant du réalisme quotidien, n'apporte-t-il pas sa part, sa grande part même, au soulagement des misères humaines ? A cela, les adeptes de la démocratie utilitaire répondent en accusant le poète de régner dans une tour d'ivoire, n'écrivant en égoïste que pour une élite, ignorant volontairement les luttes contre la misère, pour l'émancipation des travailleurs et du prolétariat. Et voilà le poète qui, à son tour, ne comprend plus rien devant tant de mots sonores et de théories matérielles.

Roger Secretain a écrit sur ce conflit, sur ce cas de conscience, un exposé et une étude qui me paraissent tout à fait au point. Il a su faire la part du poète et de l'homme. Il y aurait tout un long article à consacrer à ses différents chapitres : *L'Esprit et le temps, Visages de poètes* (Rainer-Maria Rilke, Amiel, Peguy, Alain-Fournier).

De sa philosophie, citons deux phrases qui marquent sa tendance et qui me paraissent très exactes dans leurs constatations, quitte à discuter leur répercussion : « Il y eut un temps pour la vie contemplative, comme il y a aujourd'hui un temps pour la vie sociale ». Notons tout de suite que les poètes qui se sont perdus dans cette dernière sont rarement sortis du ton mélo-dramatique et meetinguiste. Cette poésie est encore à naître; *Illiade* peut lui servir de modèle. « L'homme moderne, lui, est à la fois clerc et laïc, poète et guerrier, ingénieur et métaphysicien ». La critique de Secretain est créatrice; elle a des pénétrations intuitives pour étudier les poètes; nous les

retrouvons vivant dans leur climat. Le dernier chapitre : *Nostalgie du génie*, montre qu'avec un esprit très moderne, Roger Secretain établit un ordre du passé et un ordre pour demain.

G. P.

PAUL SPAAK : POEMES INEDITS (*Editions Purnal*).

Il faut louer les intentions filiales des fils de Paul Spaak d'avoir édité luxueusement les poèmes inédits de leur père. Paul Spaak fut un poète de qualité qui gardera sa place dans notre histoire littéraire, notamment vers la fin du symbolisme et de l'exaltation verhaerienne. C'est principalement quand il se dégage du maître de *La Multiple Splendeur* et du côté de *Toute la Flandre* que son classicisme le retient devant des impressions simples qu'il rend avec une correction et une délicatesse empreinte de mélancolie. C'est surtout alors qu'il est le beau poète de l'émotion intime.

G. P.

PAUL DESMETH : PAYSAGES BRUXELLOIS (*Vromant*).

L'on comprend mieux, après cet abandon lyrique, la sévérité verbale et la contrainte descriptive de Paul Desmeth dans ses *Paysages Bruxellois*. Netteté des choses, clarté de la pensée et une ombre de mystère qui naît doucement pour mieux estomper de son burin ces paysages familiers. C'est pourquoi ces photographies de Bruxelles sont des fresques animées comme ces cortèges peints aux XVI^e et XVII^e siècles reproduisant des fêtes célébrées dans nos contrées. Rubans de personnages nets et mesurés, portant des bannières, armes et écussons et serpentant sur la Grand'Place. Tout semble parfaitement en ordre comme dans un plan d'architecte; mais la toile s'anime de la vie de chacun des participants et nous ne la quittons plus des yeux. Paul Desmeth a rétabli, par le don de la poésie, l'ordonnance des choses dans leur plan spirituel.

G. P.

LIONELLO FIUMI : IMAGES DES ANTILLES (*Editions des Presses Modernes, Paris*).

Lionello Fiumi, au contraire, avec ses *Images des Antilles*, nous

livre la luxuriance d'une nature qu'il décrit dans une langue de feu. Le sujet, évidemment, appelle le lyrisme et les tons extrêmes. Une suite de tableaux, paysages et natures-mortes pourrait-on dire. Chacun nous captive par son soleil éclatant, ses comparaisons cinglantes. Du bruit, de la lumière, de l'inspiration et beaucoup de talent.

G. P.

**THERESE AUBRAY : DEFENSE DE LA TERRE. — BATTEMENTS.
— REGNE COURONNE (G. L. M.).**

Oui, Thérèse Aubray est aussi du Midi. Un midi qui est moins au sud que la Martinique mais qui, cependant, a la réputation de l'exagération puisque nous sommes à Marseille. Mais Marseille est mal connu : il y a aussi au bord du vieux port des esprits qui cherchent la source, des cœurs qui s'abreuvent aux fontaines cachées. *Défense de la Terre*, dit le beau et profond poète qu'est Thérèse Aubray. Oui, ses *Battements* sont de plus en plus des appels parce que, chaque fois, ils vont d'eux-mêmes aux forces inconnues d'où naissent les métamorphoses.

*J'invente, j'accomplis et je replante en toi
L'arbre à feu de la terre...*

Et le désir conduit à l'amour dont le poète a si souvent déjà dévoilé le visage. Mais le sien est celui qui est immortel et qui prend toutes les formes de la satisfaction, du regret, de l'oubli et de l'attente. Thérèse Aubray, vous voici revenue à la terre, à celle de votre corps, de la femme et de la mère, de l'amante et du poète :

*Sournoisement il a germé et tu le portes
Pas seulement dans le nid chaud de ta matrice,
Pas seulement dans l'air ni l'eau ni l'obscur matière
Mais à la fois en toi et hors de toi...*

L'enfant, chez vous, vient d'un monde passé et va vers un monde nouveau, vers ce *Règne Couronné* qui est le vôtre et dans lequel, au moment où vous êtes prête à vous retrouver, vous vous échappez à nouveau parce que vous transportez de la terre au ciel les rayons de la sensibilité.

G. P.

BERNARD GALENE : JEUX POUR DIVERTIR UNE OMBRE.

Salut terre des morts ! Bernard Galène nous la chante dans ses *Jeux pour divertir une ombre* où la mélancolie le dispute à la jeunesse. Mais Galène est un poète.

G. P.

R. M. RILKE : POEMES (Gallimard — Traduction de Lou Albert Lasard).

Et te voilà Rilke dont une ligne, quelques vers nous pénètrent et nous laissent là songeur et enchanté à les relire et à les pénétrer. Remercions Lou Albert Lasard de la traduction d'un choix des Poèmes. J'ai eu le bonheur de rencontrer Mme Lou Albert Lasard, l'admirable artiste qui peint des oiseaux. Rilke les aimait tant les oiseaux et il les retrouvait dans les aquarelles et dessins de son amie parce qu'elle avait saisi leurs fuissements. Lui-même d'ailleurs ne donnait-il pas, s'il faut en croire les photographies et les portraits, l'air d'un grand oiseau blessé. Est-ce pour faire contraste à son allure triste qu'il affectionnait le plumage brillant des papegaies et des flamants ?

Le choix que nous donne Lou Albert Lasard s'étend sur différentes époques du travail de Rilke et nous permet de goûter toute sa mélancolie et ses rares joies. La traduction semble avoir gardé, autant que possible, le sens et la marche de l'allemand. Les trahisons doivent être rares, un peu de lourdeur seulement parfois.

Les sept poèmes inédits du début écrits pour Lou Albert Lasard nous le livrent mi-ange, mi-oiseau avec cet accent infini de sa propre existence dans laquelle tous les éléments qu'il rencontra lui apportèrent la révélation de lui-même. Car c'est lui qui toujours souffre, qui toujours appelle et qui toujours se déchire.

Gaston PULINGS.



ARMAND GUIBERT : POESIE D'ABORD (Editions de Mirages, Tunis).

C'est par ce très beau livre d'Armand Guibert que s'achève la collection des « Cahiers de Barbarie ». Tous les amis de la Poésie

regretteront la fin de cet effort, car Armand Guibert était parvenu, grâce à sa foi, à son intelligence, à sa pure sensibilité et aussi à une réserve bien légitime à donner en trois ans, à une vingtaine de volumes, une valeur de message qui relevait avant tout de la dévotion à l'humain. Cette dévotion ne cesse point de s'exprimer par son rayonnement tandis que, par ailleurs, la dernière œuvre de Guibert lui-même signifie par sa ferveur que rien ne finit de ce qui fut élaboré dans un profond sentiment de communion.

« Ces Cahiers, déclare Armand Guibert, auront été avant tout une amitié, une amitié sans complaisance ni compromissions : avantage de l'isolement en ce canton de la Province Africaine ».

Le premier chapitre de *Poésie d'Abord* est une manière de procès du surréalisme; il est sévère pour ce mouvement mais il se termine par la reconnaissance d'une passion absolue : «... Même si leur œuvre de création doit périr, leur appoint théorique restera le plus précieux du premiers tiers de ce siècle, par sa passion, par son absolu dédain des compromissions, de même que leur vie propre aura été un soufflet répété à l'abjectif arrivisme ».

L'éclectisme qui a présidé au choix de la collection des « Cahiers de Barbarie » coïncide, suivant le directeur lui-même, avec une notion mouvante, extensible pourrait-on dire, du génie méditerranéen.

C'est, préoccupées aussi des valeurs de ce génie, que de nombreuses pages de *Poésie d'Abord* expriment la pensée critique de l'auteur. Que Guibert nous parle de Lauro de Bosis, de Montherlant, de la Comtesse de Noailles ou d'une île pour le poète, on devine qu'il demeure au sein de ce climat méditerranéen et au bord d'une mer « qui n'a pas fini d'être une matrice féconde de poésie ».

E. V.

O. V. de L. MILOSZ : DIX-SEPT POEMES (*Editions de Mirages, Tunis*).

De nombreux livres de vers s'empilent sur ma table.

Voici, dans l'élégante présentation des « Cahiers de Barbarie »,

Dix-sept poèmes de Milosz. Chaque page de ce recueil est une symphonie ou un cantique à la vie simple, à l'amitié, à l'humilité.

On ne dira jamais assez ce que ce poète lithuanien a apporté d'humaine grandeur dans le lyrisme français contemporain.

Cette voix lente, un peu sourde, qui s'insinue jusqu'aux plis les plus cachés du cœur avant de faire signe à l'âme mérite une plus large audience que celles des initiés.

... O errante poussière ! ô mon corps, tu vivras pour aimer
et souffrir...

E. V.

ROBERT VIVIER : *AU BORD DU TEMPS* (*Les Cahiers du Sud, Marseille*).

Au bord du temps, de Rober Vivier, révèle une pensée et une sensibilité habituées d'espaces et de taciturnes aventures. Le poète exalte avec une rare discrétion d'évocation et de métier la vie quotidienne qui s'étend jusqu'aux « Routes barrées ».

Mon âme, es-tu lourde d'errer
Par l'infini compact et blême...
Toutes les routes sont barrées
Vers les mondes et vers toi-même.

C'est une poésie d'accent où le rêve dessine ses méandres dans une pénombre qui ne cache jamais le destin de l'homme.

E. V.

CELINE ARNAUD : *LES RESEAUX DU REVEIL* (G. L. M., Paris),
YANETTE DELETANG-TARDIF : *MORTE EN SONGE* (*Editions Sagesse, Paris*).

Deux livres féminins, *Les réseaux du réveil*, par Céline Arnaud et *Morte en songe* par Yanette Delétang-Tardif, laissent une plus grande place au rêve, ou plutôt, permettent à l'imagination du lecteur de se manifester davantage. Céline Arnaud nous a habitués à un paysage attachant que nous retrouvons ici plus chaud et surtout mieux éclairé. Le langage est également plus simple que celui des livres précédents

et la démarche du lecteur s'en trouve facilitée malgré l'élévation du rêve.

*Avec une prière de vent dans les cheveux
Tremblante d'avoir mis la merveille
Plus haut que la soif d'aimer
Plus haut que la fuite des visages
La minute de silence sera l'envol sublime
Des milliers de mains tendues vers mon cœur.*

L'on peut faire la même agréable constatation à propos des derniers vers de Yanette Delétang-Tardif, à savoir qu'une plus grande simplicité rend à l'image sa force première :

*Visage accompli
Pâleur couchée dans mes buissons
Nue est la vision.*

La poésie de l'ineffable plus que tout autre genre a besoin de cette nudité si elle veut encore donner aux mots cette fin signalée par Verhaeren : « vider les idées de ce qu'elles contiennent de profond et de vrai... ».

E. V.

ERNST MOERMAN : 37°5 (*Les Cahiers du Journal des Poètes*).

La gratuité, sous la plume de Moerman, est toujours créatrice de trouvailles délicieuses. Poète virtuose, il apparaît souvent comme un timide caché. Dans la confession d'une simple émotion, Moerman est un grand fiévreux éternellement tourné vers son enfance peuplée d'oiseaux :

*C'est parmi les oiseaux
Que je me sens le plus à l'aise;
Les oiseaux n'ont ni commencement ni fin.
Sans cesse, ils se posent sur ce que je dis,
Et ce qu'ils écrivent dans le ciel,
Doit se lire à l'envers.*

Quelques vers ne révèlent rien : à les supprimer, l'auteur nous aurait proposé un livre étonnant de pures richesses.

JEAN FOLLAIN : CHANTS TERRESTRES (Denoël, Paris).

Tandis que Moerman laisse monter la fièvre... et écrit son *Journal de l'Impatience*, Jean Follain joue avec plus de calme, comme un enfant apparemment plus pauvre, mais il joue avec infiniment d'émotion, tant, qu'il oublie ses jouets pour devenir tout à coup un homme qui pacifie l'ombre arrêtée à ses pieds.

Alors avec des raccourcis de peintre, il évoque quelques scènes quotidiennes qui font penser aux chefs-d'œuvre de l'art français. Jean Follain peint et chante; ses *Chants terrestres* s'élèvent d'un « paysage de jugement ».

E. V.

Geo NORGE : L'IMPOSTEUR (Chez l'auteur).

Ne quittons point le domaine sans parler d'un curieux volume de Geo Norge : « *L'Imposteur* ».

« *Tel prophète aimé des anges, prédit l'avenir et se trompe : un corbeau fiente sur les livres saints.*

Tel imposteur devine l'avenir sans le savoir : une rose descend des airs.

Voilà les caprices de la vérité.

Voilà les nuances du ciel. »

.
.

« *L'art d'entrer dans une bouteille, celui de se rendre invisible, de changer son ennemi en œuf ou en bouquet, d'entendre le langage des oiseaux, de lire les destinées sur l'écume de la mer, de s'incarner dans les caresses d'un rival, tout cela n'empêche pas les plus simples mouvements du cœur... »*

Ces quelques phrases éclairent ce petit livre plein de variations ingénues et savantes tout à la fois, comme de vieilles illustrations de proverbes. Norge a grand plaisir de jouer ainsi au magicien; de le faire avec distinction, il prouve que tels caprices de la vérité ont leur place dans la poésie.

E. V.

A.-C. AYGUESPARSE : LA MER A BOIRE (Editions Soutes, Paris).

La Mer à boire, de A.-C. Ayguesparse appartient à un genre plus matérialiste du lyrisme. La poésie révolutionnaire a donné assez de preuves de sa vitalité et des ses possibilités pour ne point la situer sur un plan inférieur. Pour ma part, je considère d'ailleurs qu'il n'y a qu'une sorte de poésie, celle qui émeut, indépendamment des sources d'inspiration. Le dernier livre d'Ayguesparse est tout le contraire du poème « Maison du Peuple ».

Certes, cette poésie veut servir mais elle le fait avec une rare dignité et dans une atmosphère enivrante de nudité.

Ce sont des chants de longue haleine, jamais cruels malgré leur dureté, des chants d'espoir criés à même le drame de la société contemporaine, des chants à la jeunesse révolutionnaire en laquelle le poète a mis sa fol.

La poésie d'Ayguesparse coule à pleins bords; les images vigoureuses et neuves nous entraînent à plus d'une conquête.

E. V.

PIERRE BOURGEOIS : POEMES (Les Cahiers du Journal des Poètes).

On a pu jusqu'ici refuser de partager les conceptions poétiques de Pierre Bourgeois mais jamais de lui accorder une valeur de tempérament puissant et original. Le livre important qu'il nous donne aujourd'hui ralliera, je crois, beaucoup de suffrages, car, outre ce tempérament qui se manifeste avec plus de vigueur encore, ces pages révèlent un grand souci de la musique et de la construction intérieure du vers.

Pierre Bourgeois n'est ni individualiste ni élégiaque et pourtant les hardiesses esthétiques qu'il accorde ne sont pas si éloignées du romantisme lorsqu'il ne les sépare point de la façon dont jaillit le chant de son être intime. Créateur chaleureux et généreux il laisse à l'intelligence le soin de diriger la sensibilité au contact des moindres rencontres quotidiennes : il faut posséder une richesse intérieure très grande pour arriver à ce résultat :

(... A quoi nous sert-il d'avoir un cerveau,
Sinon pour éclairer les variations des sens ?)

Entre le débordement poétique de Bourgeois et les métamorphoses

de sa pensée tout un monde se prolonge et se vérifie qui appartient aux remarques d'un flâneur citadin.

De nombreuses strophes revêtent une douceur inattendue.

Bienheureux les puissants. Le mal de douceur les soulève.

E. V.

GEO CHARLES : LE VEILLEUR DE NUAGES (*Editions Montparnasse*).

Poète de l'intelligence aussi, Géo Charles se laisse parfois emporter par la beauté des choses plus que par la vie que les rattache aux besoins lyriques de l'homme.

Est-ce à dire que le poète ne projette pas assez de lumière sur l'âme ? Un peu, certes, et nous aimerions le voir s'adonner à la peinture dans une pâte moins riche. Tout est couleur chez Géo Charles; son œuvre de poète est plus complète quand il peuple ses paysages d'êtres humains : c'est le cas pour quelques unes de ses pages, comme celles intitulées *Les Cris* aux évocations bien émouvantes.

E. V.

PAUL DERMÉE : LE CIRQUE DU ZODIAQUE (*Les Cahiers du Journal des Poètes*). — **O SOLITUDE ! O FONTAINES** (G. L. M., Paris).

Paul Dermée est l'un des poètes les plus curieux de ce temps. Demeuré à l'avant-garde, il n'a cependant point cessé de donner à son œuvre un accent chaque jour plus humain; l'écrivain semble avoir fait la somme de ses dons dans ses deux derniers livres.

Le Cirque du Zodiaque apparaît d'abord comme une suite de poèmes fantaisistes; à y regarder de près, l'on constate qu'il est autre chose qu'une forme de la cérébralité et qu'il révèle des correspondances secrètes brûlantes.

Cependant, je préfère *O Solitude ! O Fontaines !* dont l'inspiration plus large et plus profonde fait naître un message magnifique adressé à tous :

«... mon message s'adresse à tous

J'ai des sanglots pour les amants déchirés

Des cris de joie pour les belles filles

De la révolte pour ceux qui peinent sous le joug
Et du clair soleil pour tous ceux
Qui par bonheur ne me ressemblent
Car ma vie garde un goût de cendre
D'avoir trop servi de bûchers !...
Savoir où bat le cœur, tel est le secret de ce livre.

E. V.

BENJAMIN FONDANE : TITANIC (*Les Cahiers du Journal des Poètes*).

Titanic de Benjamin Fondane est une œuvre touffue, aux longues ramifications souterraines. Poèmes hardis du monde moderne peuplé de bêtes d'apocalypse!

Poèmes d'angoisse et de sang.

« Dans les ténèbres de moi sans lampe je rouvre la marche...

Il est un temps de marcher jusqu'à l'épuisement,

il est un temps de prier, mais un temps de crier,

un temps de rage et de folie,

un temps pour haïr l'homme,

un temps pour se haïr,

un temps pour demander quel est le sens de l'homme... »

Quelques négligences de forme et de grande richesses de matières.

E. V.

RENEE BRIMONT : LES FILEUSES (*R.-A. Corrêa, Paris*).

Renée Brimont nous donne avec *Les Fileuses* un livre assez inégal qui renferme des vers de pure beauté noyés parmi des clichés et des fautes de goût regrettables. La rime, au lieu de soutenir et prolonger le chant, constitue trop souvent une brisure causée par la dureté des sons choisis.

E. V.

PHILIPPE PIROTTE : NOCTURNES (*Les Nouvelles Editions Européennes*).

La simplicité et la tendresse qu'on découvre dans le premier volume

de Philippe Pirotte lui confèrent des possibilités d'émotions fort grandes. Une douce tristesse passe dans ces vers :

*Certains soirs sentent le malheur;
je suis un vieil enfant qui porte
le chant brisé, la clarté morte
de ce qui fut plus grand que nous.*

Parfois la nostalgie de l'aurore et de l'amitié se mêle à celle du voyage . chansons du mal aimé.

*Une étoile pâle et nue,
une étoile qui a faim,
frère, luit sur ton chemin
possédé par le vent triste.*

La ligne est peu sinueuse, sans ornementation, mais elle éclaire le destin de l'homme.

E. V.

MAURICE QUOILIN : DESESPoir D'ARIEL (L'Avant-Poste, Verviers).

Alors que Pirotte confesse son humilité aux hommes, c'est, à Dieu que Maurice Quoilin s'adresse,

*L'esprit veut monter comme l'âme.
Mais pour lui le ciel est fermé.
Dieu jette des oiseaux de flamme.
Et ne répond jamais*

Poèmes d'amour triste, un peu plus amers mais aussi fervents dans leur simplicité.

E. V.

ALBERT BETTONVILLE : AU MERIDIEN DES GESTES (Les Cahiers du Journal des Poètes).

Au Méridien des Gestes par Albert Bettonville, livre de jeune, d'une belle fraîcheur.

Les chansons bleues parlent aux ombres.

E. V.

FRANCIS DELVAUX : LA SOIF DU PELERIN (*Iris*).

Des empreintes de rêve sur une âme soumise à l'épreuve d'un voyage qui s'annonce attachant.

Une soif déjà trop étanchée pour nous émouvoir beaucoup.

E. V.

ROBERT BIENSEUL : DES TENEBRES AUX CLARTES (*René Debresse, Paris*).

Des Ténèbres aux Clartés appellent à la ferveur et à l'amour au long de presque 150 pages aussi grandiloquentes que vaines et péri-mées. Les beaux vers qu'on rencontre ça et là sont influencés par Emile Verhaeren.

Edmond VANDERCAMMEN.



NOTES.

UNE APPRECIATION DE LEON BLOY

C'est le petit roi vierge de Bavière, protégeant Wagner avec faste pour l'amour de sa musique et de ses poèmes, où il croyait se deviner en le chaste Lohengrin. Cet étrange souverain, malheureusement toqué, paraît avoir été le seul roi propre en ce triste siècle. Il eut l'indicible honneur de se ruiner lui-même, non pour des catins, mais pour un grand homme qui, sans lui, serait mort obscur, et même de ruiner un peu, du même coup, ses sujets allemands qu'il creva d'impôts, jugeant avec grandeur qu'il valait mieux embêter les boutiquiers de Munich que de ne pas faire entendre Parsifal.

Léon BLOY,
« L'anniversaire des Carcans ».
Gil Blas, 7 janvier 1889.

VERHAEREN VU PAR UN ANGLAIS

J'ai rencontré Verhaeren au « Poetry Bookshop » aujourd'hui (4 février 1915)

En attendant ses auditeurs nous discutâmes la question de la traduction des poèmes.

Nous fûmes d'accord pour conclure que la façon la plus loyale de traduire un poème était de le « mettre en prose ».

Verhaeren est court et large d'épaules; une figure plutôt émaciée, un nez pointu et des moustaches qui retombent sur sa bouche.

Il vous reluque « from behind rimless pince-nez ».

Il porte ses cheveux longs mais la forme de sa tête lui permet de le faire sans avoir l'air ébouriffé.

Il était coiffé d'un feutre mou, rond, et portait un pardessus et cette grande écharpe de laine, qui semble indispensable à l'équipement national belge hivernal.

.

Il lut d'une voix claire et forte, accentuant le rythme; émouvant, sincère après la lecture il nous dit qu'il croyait que l'origine du rythme était musculaire.

Avant de lire un poème il l'expliquait en montrant le lien qui l'unissait au livre dont il l'avait tiré, et à sa vie. Ceci était extraordinairement intéressant et un commentaire excellent de son œuvre.

Il n'a pas l'accent de Paris, ses mots ont plus de volume, « il a l'el mouillée ».

Après la séance, je conduisis Verhaeren à sa station.

Tandis que nous allions par les rues encombrées de monde, Verhaeren mit souvent son bras autour de moi affectueusement, pour me piloter à travers la foule et pour conserver intact le petit groupe que nous formions, lui et moi.

Ceci est une image incomplète de l'homme au cœur ardent, du grand poète.

F.S. Flint écrivit ces lignes en 1915. Il parlait de son Grand Ami Verhaeren avec une ferveur qui stupéfiait de sa part : « Sa pensée trop ardente le conduisit à la mort, et ce fut pour nous, ses amis, une perte personnelle et une grande douleur ».

INAUGURATION DE LA TRIBUNE POÉTIQUE DU « JOURNAL DES POÈTES »

Le vendredi 28 janvier eut lieu, à la Maison d'Art, la première manifestation de la Tribune Poétique, organisme de conférences du Journal des Poètes.

Pierre-Louis Flouquet, créateur de cette Tribune, présentera chaque mois un poète moderne et français, dont l'œuvre est particulièrement significative.

Nous verrons donc à la Maison d'Art, Jules Supervielle, Max Jacob, André Salmon, Paul Eluard, Charles Plisnier, Hubert Dubois, Francis André, Edmond Vandercammen et beaucoup d'autres.

An cette soirée inaugurale, l'écrivain liégeois, Alexis Curvers, analysait l'œuvre subtile du poète Marcel Thiry, auteur de « Statue de la Fatigue », « Toi qui pâlis au nom de Vancouver », « Marchand ».

Il montra que la poésie de Marcel Thiry est localisée dans l'espace, qu'elle ignore et dépasse les frontières terrestres et qu'elle s'alimente du souvenir de rencontres imprévues lentement décantées. Il rappela que la destinée du poète lui fit suivre, très heureusement, un parallèle propice à sa sensibilité, de sa Wallonie natale à la Sibérie, d'Europe en Asie et en Amérique.

Marcel Thiry, après avoir remercié l'excellent conférencier, évoqua le besoin de danger qui caractérise les générations nouvelles. Il soutint que le désir de guerre, que nourrissent secrètement quelques hommes, pourrait être remplacé magnifiquement par l'aventure poétique. Si la guerre ne paie pas, l'aventure de la Poésie, de la Beauté, paie, elle, cent pour cent.

En introduisant le conférencier, Pierre-Louis Flouquet avait présenté au public la Tribune Poétique. Reprenant la déclaration étonnante de Ramsay MacDonald : « Il n'y a de réel que le rêve », il montra que, sur le plan de la puissance et de la passion, le rêve et l'action se rejoignent; que tous deux, dans leur forme supérieure, créent cette poésie qui, comme le dit Marcel Thiry, enseigne la vertu de l'exception, exalte le génie personnel et apprend le respect de la personne libre.

AVIS A NOS ABONNÉS

Nous avons le plaisir d'aviser nos abonnées que, par suite d'un arrangement avec les éditions du Balancier, ils auront une remise de 15 % sur les livres suivants :

MARCEL THIRY

STATUE DE LA FATIGUE

POÈMES

Edition d'art, ornée d'une lithographie par Auguste Mambner,

10 exemplaires sur chine	à 150 frs,
300 exemplaires sur hollande	à 40 frs.

PAUL DRESSE

MARCEL THIRY — EVOLUTION D'UN POÈTE

ETUDE CRITIQUE

Edition d'art, ornée d'une lithographie par Auguste Mambner.

280 exemplaires sur hollande à 30 frs.

MARCEL THIRY

MARCHANDS

NOUVELLES

10 exemplaires sur hollande	à 100 frs,
1.000 exemplaires sur velin	à 20 frs.

Nos abonnés pourront se procurer directement ces livres aux *Edit. du Balancier*, 17, quai de Rome, Liège, en faisant mention de leur qualité d'abonné aux *Cahiers du Journal des Poètes*,

Madame Madeleine Renaud-Thévenet, de l'Académie Picard, animatrice de l'Equipe des Renaudins, assumera la direction technique de la Tribune Poétique.

La direction des Cahiers du Journal des Poètes prie les lecteurs des Cahiers et du Courrier des Poètes d'assister régulièrement aux soirées de la Tribune Poétique. Celles-ci se donneront le dernier vendredi de chaque mois, à la Maison d'Art, 185, avenue Louise, à Bruxelles.

Le prix d'abonnement aux dix conférences de l'année 1938 est de 35 frs. Pour tous renseignements s'adresser au secrétaire de la Tribune Poétique M. Paul Février, 19, rue Wappers, à Bruxelles, tél. 33.53.68.



LE LOGIS DU POETE

Les auberges de jeunesse, c'est bien. Les auberges des Poètes, c'est mieux. Il est porté à notre connaissance que Mme Berthe de Nyse en a fondé une au clair soleil de la Côte d'Azur. La fondatrice nous prie de préciser que le *Le Logis du Poète* n'est pas une pension de famille, pas davantage une succursale de l'Armée du Salut.

Voici quelques prix :

Hébergement : 3 et 5 francs. Supplément pour chauffage en hiver : frs 1,50 par jour. Location de draps : 3 francs.

Possibilité de préparer ses repas soi-même. — Repas : 2, 4, 5 et 7 francs.

Possibilité de séjour prolongé. Pension complète : 15 et 20 francs par jour. — Arrangement pour groupes.

A 50 mètres de l'octroi de Beaulieu et de celui du Cap Ferrat.

Exposition en plein midi. Vue splendide. Arrêt du car St-Jean-Çap Ferrat, en face de l'auberge de jeunesse, située sur la route nationale de Nice à Menton. — A 15 minutes de Nice. — Station de chemin de fer Beaulieu à 10 minutes.

Plage proximité immédiate. Canotage. Pêche. Terrain de camping.

Sports d'hiver. Gîte d'étape à St-Dalmas-Valdeblorc.

Merveilleuses excursions.

Forfait de quinze jours : Carnaval ou Vacances de Pâques : 300 frs. par personne. Pour un groupe de dix : 2.600 francs.

Prévenir : Mme Berthe de Nyse, « Le Logis des Poètes », Villa Mirasol, Pont-St-Jean, par Villefranche-sur-Mer (Alpes Maritimes).



CAHIERS DES POÈTES CATHOLIQUES

65 rue Van Artevelde, 65 - BRUXELLES

Téléph. : 11.62.78 - Compte Ch. Post. : 2928.46

Directeur-Fondateur: PIERRE-LOUIS FLOUQUET

Secrétaire : Auguste Marin.

COMITE DE DIRECTION : Thomas Braun,
Hubert Colleye, Patrice de la Tour du Pin, Paul
Fierens, P.-L. Flouquet, Jacques Maritain, Pierre
Nothomb, Robert Poulet, Gaston Pulings, Gio-
vanni Papini, Jean Thévenet, Gertrude von
Le Fort, Paul Werrie.

PUBLIERONT DES ECRITS DE :

Jean Amrouche, Alba, Hilda Bertrand, William Blake, Aloïs
Bataillard, Thomas Braun, G. K. Chesterton, Henriette Charasson,
Mariano Brull, J. B. D'Orbaix, Juana Ibarbourou, Jéromino del Rey,
Aldo Capasso, Paul Claudel, Hubert Colleye, Patrice de la Tour
du Pin, Alphonse de Chateaubriant, Marguerite de la Gorce,
Hubert Dubois, Paul de Ryck, Fernand Divoire, Stanislas Fumet,
Henri Ferrare, P. L. Flouquet, Paul Fierens, Guido Gezelle, Robert
Guiette, Henri Ghéon, Marnix Ghysse, F. Jammes, Lionel John-
son, Max Jacob, Wies Moens, Jacques Maritain, Raïssa Maritain,
Marsman, O. V. de L. Milosz, Auguste Marin, André Marcou,
Malègue, Pierre Nothomb, Francis Patmore, Giovanni Papini,
Charles Péguy, Gaston Pulings, Robert Poulet, Rainer Maria Rilke,
Francis Thompson, Umberto Saba, Michel Seuphor, Faker Tabb,
Marie Under, Gertrude von Le Fort, Karel van de Woestyne, Katri
Vala, Michel Wallace, Paul Werrie, Frans Weyergans, Zorilla.

**Chaque série annuelle se compose de sept
recueils, de deux numéros de la revue semes-
trielle des Poètes Catholiques et d'une antho-
logie annuelle de poésie catholique vivante.**

DEPOSITAIRES GENERAUX

Belgique : Librairie Universelle, 53, rue Royale, Bruxelles.

France : Librairie P. Magné, 73, Bd Saint-Michel, Paris (5^e).

Suisse : Librairie Roth et Cie, rue Pépinet, 4, Lausanne.

Vient de paraître :

Les Aventures Extraordinaires de
“ BILLY DUM ”
par Jean DELAET



Pour petits et grands enfants. Le film le plus joyeusement imaginaire
Ouvrage sous couverture en trois couleurs,
enrichi de trente dessins par P.-L. FLOUQUET

Prix, port compris : Belgique : 15 francs. - Etranger : 4 belges

LES CAHIERS DU JOURNAL DES POÈTES
65, rue Van Artevelde, Bruxelles. Tél. 11.62.78

Impr. VAN DOORSLAER, Bruxelles

ÉDITIONS

“ Les Cahiers du Journal des Poètes „

Ouvrages Hors-Série

Publiés par les soins de Pierre-Louis FLOUQUET

65, rue Van Artevelde, BRUXELLES (Belgique)

SERIE POETIQUE

Raymond DATHEIL. Les Signatures Naturelles	10 fr.
Paul DEWALHENS. Le Cri sous la Tente	10 fr.
Sadi de GORTER La Randonnée des Hommes Perdus	10 fr.
Carlos de RADZITZKY. Harmonika Saloon	10 fr.
- - A vol d'oiseau	10 fr.
Henri FERRARE Rose Mystique	10 fr.
Pierre-Louis FLOUQUET. Corps et Ame (Epuisé)	10 fr.
- - Transfiguration du Furieux	10 fr.
Benjamin FONDANE. Ulysse (Epuisé)	10 fr.
Edmond HUMEAU L'Amour en Tête	10 fr.
René MEURANT. Naissance de la Révolte	10 fr.
Olivier MEURICE. Connaissance du Printemps	10 fr.
Ernst MOERMAN. Fantômas 33	10 fr.
Charles PLISNIER. Déluge	10 fr.
- - Babel	10 fr.
- - Sel de la Terre	10 fr.
Edmond VANDERCAMMEN. Le Sommeil du Laboureur	10 fr.
- - Naissance du Sang	10 fr.
- - Saison du Malheur	10 fr.
Arsène YERGATH. Le Tisseur de soies	10 fr.

TRADUCTIONS

Manuel Maples ARCE. Poèmes interdits	10 fr.
(Traduit de l'espagnol par Ed. Vandercammen.)	
Rainer Maria RILKE. Le Livre de la Vie Monastique	10 fr.
(Traduit de l'allemand par Henri Ferrare.)	
Ilarie VORONCA. Poèmes parmi les Hommes	10 fr.
(Traduit du roumain.)	
Alexandre BLOK. Elégies	10 fr.
(Traduit du russe par Lucie Dokmann et L. Charles Baudouin)	
Max AUB. Fable Verte	10 fr.
(Traduit de l'espagnol par Ed Vandercammen.)	

“ Les Cahiers du Journal des Poètes ”

Direction Générale : Pierre-Louis FLOUQUET

65, Rue Van Artevelde, 65 - BRUXELLES (Belgique)

COLLECTION 1937

26	Janvier.	R. M. NOTO SOUROTO. La Chanson du Wayang. Série poétique	10
27.	Janvier.	Francis ANDRE. Poèmes paysans. Poèmes	10
28.	Février.	Anthologie A. Pouchkine, 1837-1937	10
29.	Février.	« Le Courrier des Poètes », No 4	10
30.	Mars	Pierre REVERDY. Ferraille. Poèmes	10
31.	Mars.	Roger BODART. Office des Ténèbres. Poèmes	10
32.	Avril.	Jeanine MOULIN. Les Chimères de Gérard de Nerval. (Prix des Essais 1937)	10
33.	Avril.	Hubert DUBOIS. La Neige et les Blés (Prix des Poètes 1937)	10
34.	Mai.	Robert GOFFIN. Rimbaud Vivant. (Prix de la Critique 1937)	20
36.	Juin.	Benjamin FONDANE. Titanic. Poèmes.	10
35.	Juin.	Ernst MOERMAN. 37°5. Poèmes	10
37.	Juillet.	Pierre BOURGEOIS. Poèmes	10
38.	Juillet.	Paul DERMEE. Le Cirque du Zodiaque. Poèmes	10
39.	Août.	« Le Courrier des Poètes », No 5	10
40.	Septembre.	Arthur HAULOT. Matins du Monde. Poème	10
41.	Septembre	V. C. CALDERON. Explication de Montherlant. Essai	15
42.	Octobre.	Roger DESAISE. Voies dans le Soleil. Poèmes	10
43.	Octobre	Louis DUBRAU. Présences. Poèmes	10
44.	Novembre	« Le Courrier des Poètes », No 6	10
45.	Décembre	Carlos de RADZITZKY. Dormeuse Poèmes	10

DEPOSITAIRES GENERAUX :

Belgique : Librairie Castaigne, 22, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles

France : Librairie P. Magné, 73, Boulevard Saint-Michel, PARIS (6^e)

Suisse : Librairie F. Roth & C^o, 4, rue Pépinet, Lausanne.